

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1937

N^o

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

366

PAR
BOÜAN DU CHEF DU BOS (Henri-Jean-Charles)

Né à Lamballe (Côtes-du-Nord), le 2 Octobre 1899

Claude-Toussaint MAROT
Comte de la Garaye
(1675-1755)

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1937

ANNÉE 1937

N^o

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

BOUAN DU CHEF DU BOS (Henri-Jean-Charles)

Né à Lamballe (Côtes-du-Nord), le 2 Octobre 1899

Claude-Toussaint MAROT

Comte de la Garaye

(1675-1755)

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1937

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	LÉON BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	ROBERT DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	MAURICE VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER
	CARNOT.
	CLERC.
	MARCEL LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des ma- ladies de l'encéphale	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	H. CLAUDE.
Clinique des maladies du système nerveux	GOUGEROT.
Clinique des maladies infectieuses	GUILLAIN.
	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENCRMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique otologique	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
	MOCQUOT.
Clinique gynécologique	
Clinique chirurgicale infantile et ortho- pédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	PIERRE DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	EEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'a- dulte	
Professeurs sans chaire	MATHIEU.
	HOVELACQUE
	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

MM.

Pathologie médicale..... BÉNARD HENRI.
 Pathologie médicale..... BERNARD ETIENNE.
 Hydrologie..... BEZANÇON Justin.
 Pathologie médicale..... BOULIN.
 Histologie..... BULLIARD.
 Pathologie médicale..... CATHALA.
 Pathologie médicale..... CHEVALLIER.
 Physique..... DOGNON.
 Urologie..... FEY.
 Parasitologie..... GALLIARD.
 Bactériologie..... GASTINEL.
 Pathologie chirurgicale.. DE GAUDART D'ALLAINES.
 Physiologie..... GAYET.
 Histologie..... GIROUD.
 Pathologie médicale..... HAGUENAU.
 Oto-rhino-laryngologie.. HALPHEN.
 Pharmacologie..... HAZARD.
 Anatomie pathologique.. HUGUENIN.
 Hygiène..... JOANNON.
 Chimie biologique..... LABBÉ HENRI.
 Obstétrique..... LACOMME.

Obstétrique..... LANTUÉJOUL.
 Pathologie médicale..... LAROCHE Guy.
 Pathologie expérimentale LEMAIRE.
 Pathologie chirurgicale.. LEVEUF.
 Pharmacologie..... Mlle J. LEVY.
 Neurologie et Psychiatrie LEVY-VALENSI.
 Pathologie médicale..... MOREAU.
 Pathologie chirurgicale.. MOULONGUET.
 Pathologie médicale..... MOUQUIN.
 Anatomie pathologique.. OBERLING.
 Pathologie chirurgicale.. PETIT-LUTZILLE.
 Médecine légale..... PIÉDELIEVRE.
 Obstétrique..... PORTES.
 Physiologie..... RICHEL.
 Chimie biologique..... SANNIÉ.
 Pathologie chirurgicale.. SÈNÈQUE.
 Pathologie expérimentale TROISIER.
 Pathologie médicale..... TURPIN.
 Obstétrique..... VIGNES.
 Pathologie chirurgicale.. WILMOTH.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

MM.

Pathologie chirurgicale.. ALGLAVE.
 Pharmacologie..... BUSQUET.
 Physiologie..... CHAILLEY-BERT.

Anatomie pathologique.. LEROUX.
 Parasitologie..... NEVEU-LEMAIRE.
 Physique..... N.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.
LABRAMI. ALAJOUANINE. AUBERTIN. CRULÉ. CHABROL. CHIRAY. DONZELOT. DUVOIR. LIAN. PASTEUR-VALLERY- RADOT. SEZARY.	} Clinique médicale	BASSET. BROCC. CADENAT. GATELLIER. HEITZ-BOYER. MOURE. QUENU. SCHWARTZ. VELTER.
		} Clinique chirurgicale
	MM. ECALLE GUENIOT. LE LORIER. LEVY-SOLAL. METZGER	} Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Education physique.....	CHAILLEY-BERT, agrégé.
Radiologie clinique.....	LEDoux-LEBARD.
Puériculture	WEIL-HALLÉ.
Stomatologie.....	RUPPE.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A Monsieur le Docteur NORBERT HERBAUX

En témoignage de mon amitié.

Au Révérend Père LOUIS LENOIR, s. j.

AUMÔNIER DU CORPS COLONIAL

TOMBÉ GLORIEUSEMENT LE 9 MAI 1917

IN MEMORIAM

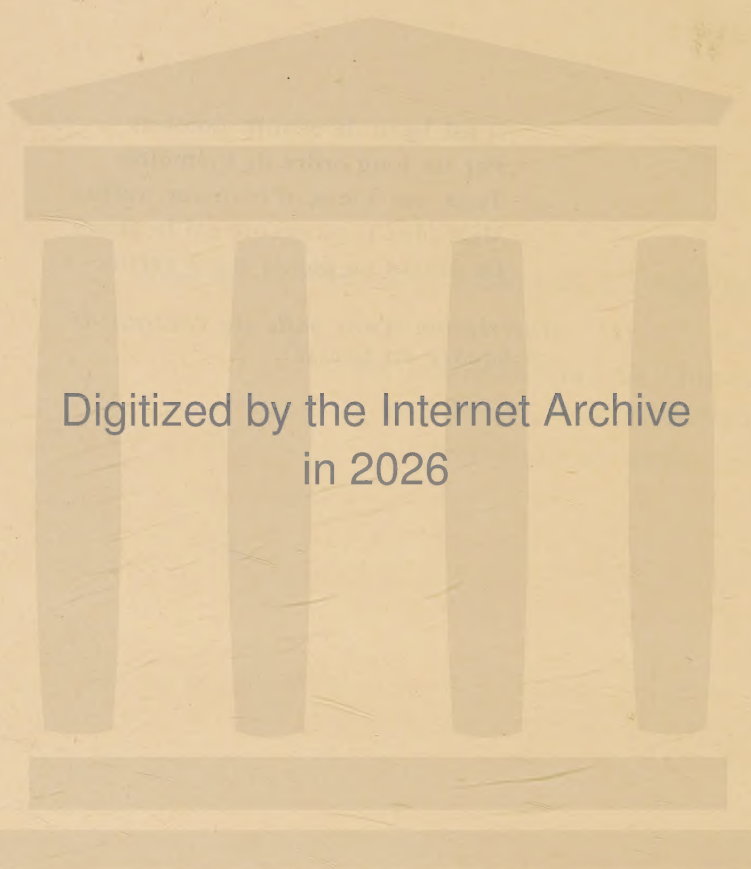
*Il fut mon premier maître au
collège de Marneffe... En exil.*

A Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

*En reconnaissance de l'honneur
qu'il nous a fait en acceptant
la présidence de cette thèse.*

Il est beau de rendre notoires
Par un long ordre de mémoires
Tous ses aïeux d'honneur vestus
Mais plus belle encore est la gloire
De suivre ou passer leurs vertus

*(Inscription d'une salle du château de
Chandée en Bresse).*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

A ceux qui me feront l'honneur de me lire, je dois expliquer pourquoi j'ai choisi le sujet de cette thèse.

Il y a quelques années, plus préoccupé d'histoire que de médecine, j'aimais à lire la généalogie des familles de notre région bretonne. La Maison du Breil, à laquelle j'ai l'honneur d'être allié, est de celles qui occupèrent, dans le pays de Dinan, une des premières places. Au nombre de ses alliances, je remarquai un certain Comte de la Garaye. J'en conservai le souvenir d'un bon vivant ayant, sur la fin de sa vie, distribué une partie de sa fortune aux pauvres. Quelques notes éparses m'apprirent bien qu'il soignait les malades, et qu'il avait étudié la chimie, mais je n'y voyais qu'une marque d'originalité.

Voici quelques mois, désireux de trouver un sujet de thèse, j'eus l'idée de chercher à me procurer le livre publié par la Garaye, en 1745, sous le titre de *Chymie Hydraulique*. La simplicité, la modestie et puis le bon sens de ce gentilhomme me séduisirent. Je recherchais dans la littérature scientifique si son travail avait été pris en considération, et je fus peu

surpris de lire, sous la signature de Chevreul, un long article dans le *Journal des Savants*. Ce dernier rendait hommage à la science de notre gentilhomme en termes non équivoques. — Il y a quelques jours, a paru l'*Histoire de la Pharmacie en France* de M. Bouvet, qui consacre lui aussi quelques lignes à La Garaye. — Le but de cette thèse est de démontrer que, non seulement, La Garaye fut un médecin consciencieux et désintéressé, ce qui de nos jours mérite peut-être attention, mais encore qu'il eut le grand mérite, à cette époque, de préconiser et de réaliser un mode nouveau de préparation des remèdes.

Pour éviter toute équivoque, je dois dès maintenant reconnaître que La Garaye ne fut ni médecin, ni pharmacien. Il ne se soumit à aucun examen. On pourrait donc s'étonner qu'il ne fut poursuivi pour exercice illégal de la médecine, ce qui eut été parfaitement normal. Il suffit de lire le livre de Tissot, de Lausanne, pour se rendre compte qu'à l'époque de La Garaye, la Faculté poursuivait les illégaux par tous les moyens, moyens aussi peu efficaces d'ailleurs que de nos jours. Mais à l'époque de La Garaye la vertu de Charité n'était pas encore codifiée en un fatras de lois dites sociales, et ceux qui soignaient les malades par vertu et sans jamais demander d'honoraires étaient libres d'exercer leur zèle.

Une autre raison aurait empêché le Comte de La Garaye de se faire honorer, c'était sa qualité de gentilhomme. Il possédait beaucoup de biens nobles et s'il s'était livré à la médecine dans un but lucratif, il eut perdu ses prérogatives.

Je me propose de diviser l'histoire du Comte de La Garaye en trois parties, qui sont les trois étapes de sa vie : Le Seigneur de la Garaye, les Epoux Charitables, le Médecin.

LES SEIGNEURS DE LA GARAYE

Sur les registres paroissiaux de l'église St-Germain de Rennes, conservés à la Bibliothèque municipale, nous lisons à la date du 31 octobre 1675 : « Claude
« Toussaint, fils de Messire Guillaume Marot, Cheva-
« lier Seigneur Comte de la Garaye, conseiller du
« Roy au Parlement et de dame Jeanne-Françoise
« de Marbœuf, est né le 30^{me} d'octobre 1675, rue des
« Frانس Bourgeois et a esté tenu sur les saints fonds
« le 31^{me} du même mois et an que dessus par Hault et
« Puissant Messire Claude de Marbœuf, président à
« mortier au Parlement de Bretagne et dame Sainte
« Godard, épouse de Messire François de Lescu, sei-
« gneur de Beauvais et conseiller en ce parlement. »

Suivent les signatures de I. Hallou, curé, puis de trois représentants de la famille Marbœuf, deux Godard, deux Lescu, et enfin le père de l'enfant : Guillaume Marot.

Pourquoi tous ces témoins à un baptême célébré le lendemain de la naissance ? Il faut nous mettre un peu dans l'esprit de l'époque. La naissance d'un enfant était une véritable fête, à laquelle on conviait non

seulement parrain et marraine, mais les amis. La fête, si l'on peut dire, commençait au moment où la mère entrait dans les douleurs de l'enfantement. Toute la famille assistait à l'accouchement et chez des gens de qualité, comme c'était le cas pour Mme de La Garaye, on peut estimer à une douzaine au moins les personnes qui entendirent le jeune Claude pousser ses premiers cris.

Il est curieux de constater que cette coutume se perpétue encore dans les familles de cultivateurs aisés, où les usages de l'ancien régime ont survécu aux nouvelles conceptions des convenances et de l'hygiène. Ceux de mes confrères qui exercent à la campagne ne me contrediront pas.



Claude était le second fils d'une famille de cinq enfants.

L'aîné, Guillaume, épousa Thérèse du Louet de Coetjunval, il mourut sans postérité. Sa veuve se remaria au Président de Robien. Sa belle-sœur était mariée au Président du Harlay. Le troisième, marié dans la maison de Pontual mourut jeune, et son fils unique, d'ailleurs posthume, ne lui survécut que quelques mois. Le dernière frère : François, se destinait à l'état ecclésiastique, lorsqu'il mourut à l'âge de quinze ans.

Claude de la Garaye n'avait qu'une sœur, Marie-Sylvie. Destinée à l'état religieux, elle sortit du cou-

vent avant d'y faire profession et devint l'épouse de Joseph du Breil, comte de Pontbriand. Ainsi qu'on le verra plus tard, la mort de ce dernier joua un grand rôle dans la vie du Comte de La Garaye. Ses enfants furent les héritiers des « Epoux Charitables ».

Le Comte n'avait qu'une sœur, mais elle eut dix enfants. L'exemple de leur oncle semble avoir eu une influence sur eux, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte par l'étude de leur vie.

L'aîné, Louis, continua le nom et fut seul héritier. Il épousa successivement Françoise d'Espinay, dont il n'eut pas d'enfant, puis sa cousine, Renée de Pontbriand, dont il n'eut qu'un fils, Claude. Celui-ci reprit le titre de Comte de la Garaye, et fut marié très jeune avec Marie de Quemper de Lanascol. Il dilapida entièrement une très belle fortune. Les terres de la Garaye furent alors achetées par la famille des Nétumières, dont les descendants en conservèrent encore une partie jusqu'à ces derniers mois. *Sic transit...*

Guillaume, le second, fut chanoine de Rennes ; Malo, auteur de la branche de Nevet, n'hérita pas du Comte de La Garaye, sa descendance s'est éteinte en 1817. Léon fut tué à la bataille de Bergopzoom ; René, plus connu sous le nom de l'Abbé des Savoyards, fut vicaire de St-Sulpice de Paris. Henri, le plus illustre, fut le dernier évêque français du Canada.

Il y avait quatre filles, la dernière ne vécut que deux ans, mais les autres, religieuses de la Visitation de Rennes, moururent fort âgées.

En somme si la noblesse des Marot était assez ré-

cente, elle remontait à la Ligue, la famille était fort bien alliée. Par sa grand'mère Marbœuf, née Hay, de la branche Nétumières, le jeune Claude était parent d'une partie de la meilleure noblesse.

Son père avait acquis au Palais une charge de Conseiller destinée à augmenter ses revenus de façon appréciable, mais son souvenir est resté celui d'un homme de bien. Sans atteindre au degré de détachement où devait arriver son fils, il fut cependant très charitable et remplissait fort bien son devoir de châtelain. Il savait reconnaître les besoins de ses nombreux vassaux et comprenait qu'à ses droits correspondaient des devoirs. On peut assurer qu'il faisait partie de cette noblesse pour laquelle les paysans de Bretagne surent se faire tuer quelques années plus tard. Il est assez curieux de remarquer que les châteaux qui furent pillés par les paysans pendant la tourmente révolutionnaire, furent ceux où un régisseur résidait seul ou bien, au moment de la chouannerie, ceux qui venaient d'être acquis comme biens nationaux par les profiteurs du nouveau régime.

A l'époque où vivait notre gentilhomme, la noblesse bretonne vivait beaucoup sur ses terres. Seuls, quelques grands Seigneurs avaient émigré à Versailles, la grande majorité restait fidèle à la terre, elle y était très attachée et les paysans leur rendaient en affection les quelques services qu'ils en recevaient. Ce n'est pas notre intention d'insister sur ce point. Certains esprits chagrins y pourraient voir un plaidoyer « pro domo » et tel n'est pas du tout notre but.

Nous voulions seulement marquer que la famille de Claude Marot était du nombre de celles qui mettaient en pratique la vieille maxime « Noblesse oblige ».



A peine âgé de cinq ans, Claude perdit sa mère. Son père venait de quitter Rennes, ayant été nommé Gouverneur de Dinan. Tout jeune encore il fut envoyé avec son frère aîné au Collège d'Harcourt. Il y était encore quand son père mourut assez brusquement à Coutances au cours d'un voyage. Pendant qu'on ramenait son cœur à Dinan, ses fils rentraient de Paris. Ils arrivèrent à temps pour se joindre à l'imposant cortège de parents, d'amis et de pauvres qui accompagnèrent la dépouille du gentilhomme jusqu'à l'enfeu de sa famille en l'église St-Malo de Dinan.

Les trois aînés restèrent quelques mois à La Garaye où leur tante, Mme du Halgouët, prenait plus particulièrement soin des deux derniers. A l'automne, Guillaume, Claude et François partirent pour l'Académie d'Angers se perfectionner dans le métier des armes.

Nos trois jeunes gens ne restèrent pas longtemps sur les rives de la Maine. La douceur angevine n'était guère leur fait. Le Roi avait besoin de soldats et nous les retrouvons dès 1694 à Versailles, au corps des mousquetaires, dont Claude avait à la fois les qualités et les faiblesses.

Souvent admis à suivre la chasse du roi, il se mettait à la tête des piqueurs, quelquefois, même lorsque le cerf traversait une rivière, il le suivait à cheval tandis que ses compagnons prenaient un grand détour, ce qui faisait admirer son intrépidité.

Etre remarqué à la chasse de Louis XIV ! Il y avait bien là de quoi griser une tête de vingt ans et Claude de La Garaye devenu le boute-en-train de toutes les fêtes connut toutes les ivresses des succès mondains.

Au milieu de tant d'entraînements, il garda une vertu — médiocrement prisée d'ailleurs dans son entourage — la sobriété. Il ne s'enivra jamais. Lui-même ne s'en faisait pas un grand mérite ; de violentes migraines, dont il souffrait depuis son enfance, et, qui l'éprouvèrent cruellement toute sa vie, l'empêchèrent de sacrifier à la passion du vin.

Il eut été dans l'ordre, étant cadet, que Claude Marot continuât le métier des armes, lot habituel de ses semblables que l'état ecclésiastique ne tentait pas. Le sort en décida autrement. Par suite de la mort de son neveu et du prédécès de ses deux frères, il se trouva, à vingt-quatre ans, chef de nom et d'armes de la famille de La Garaye.

Obligé, par le soin de ses affaires, à des séjours prolongés en Bretagne, il était peu à peu repris par le charme du pays natal. Après les splendeurs de Versailles, après le tumulte des camps et les joyeuses parties en honneur chez les mousquetaires, les ombres du parc de La Garaye devaient lui sembler sévères. Il se chargea de les égayer ; sa fortune le lui

permettait. Il jouissait alors de vingt-cinq mille livres de rente; pour l'époque et pour le pays c'était considérable.



Les biographes nous ont laissé peu de détails sur cette période. Rien d'étonnant à cela, car tous étaient gens d'Eglise, et nous ne pouvons supposer que les chants de Matines résonnèrent souvent dans la chapelle d'un château où le maître et seigneur préférait d'autre musique.

Pour occuper ses loisirs, la chasse était son sport favori. Les sangliers et les cerfs étaient alors nombreux, ainsi que les loups, et pour le Seigneur de La Garaye il n'y avait jamais assez de risques. Il ne s'agissait pas de cette petite chasse bourgeoise à laquelle se livrent aujourd'hui tous les ronds de cuir en vacances. C'était la noble et fougueuse chasse à courre, à cors et à cris; privilège d'une caste contre laquelle ses abus ont soulevé tant de haine qu'aujourd'hui encore elle semble à peine assouvie. M. de La Garaye n'alla-t-il pas un jour jusqu'à faire piller et briser par ses chiens et ses chevaux deux jours de froment prêts à couper pour avoir un lièvre.

Il est vrai qu'il ne craignait pas de hasarder sa vie pour sauver son gibier : « un sanglier qu'il avait « blessé et qui n'était pas mort, il le mit à lui tout « seul dans un sac. »

Il y avait toujours à La Garaye vingt à trente chevaux à l'écurie pour cet amusement, et l'une des plus

belles meutes qui fut en France. Le Comte chassait presque tous les jours avec ses amis.

Cependant il arrivait que la chasse ne fut pas possible. Alors la joyeuse compagnie avait d'autres distractions réservées à la vie de château : le billard, le tric-trac et surtout pour occuper les soirées d'hiver, le jeu. Il était à cette époque très en vogue. Il n'a guère cessé d'être de règle les soirs de chasse à courre ; du moins tant que l'on a chassé entre amis et que l'on n'en est pas arrivé pour perpétuer ce sport à monter des équipages en société anonyme.

Nous devons pourtant bien penser que notre jeune Seigneur ne restait pas tout le temps sur ses terres. Il rendait à ses amis leurs visites. Il se déplaçait avec son équipage, tantôt en forêt de la Hunaudaye, fief des de Rieux qui habitaient encore cette énorme forteresse, tantôt en forêt de Coëtquen, chez les Boishue, parfois encore, mais c'était déjà plus loin, à Bourguët et à Combours que n'avait pas encore acquis le père de Châteaubriand.



Enfin il était parfois nécessaire d'aller rendre visite aux parents. Parmi ses plus proches étaient les Gardard et les Marbœuf, qui demeuraient à Rennes. C'était alors tout un voyage : seize lieues. Un courrier les faisait à cheval dans une journée, mais les heures comptaient peu à cette époque et l'on prenait son temps. Certes il y avait bien les relais de poste, mais

quand on voyageait avec ses propres chevaux, ils n'offraient guère d'intérêt et l'on préférait les demeures amies : le trajet en était parsemé.

Une des plus somptueuses était La Bourbansais, située au premier tiers du parcours, sur le bord de la route, à mi-chemin entre St-Malo et Rennes, où c'était une fête perpétuelle, où l'on recueillait les nouvelles que les passagers apportaient de Rennes et surtout de Saint-Malo.

L'étape ne consistait pas comme aujourd'hui à prendre une collation puis à se remettre en route. Les chevaux étaient désellés et mis à l'écurie, les carrosses dételés par les postillons qui attendaient les ordres. Ceux-ci pouvaient tarder, car si la Compagnie était en nombre et joyeuse, le jeune Marot restait quelques jours. Il avait du succès et cela ne lui déplaisait pas.

C'est dans une de ses étapes qu'il fut présenté à Mlle de La Motte-Picquet. Elle avait alors vingt ans à peine, était fille unique, fort jolie, et son père, Conseiller au Parlement, était riche. Le soir de la rencontre Claude dit à un de ses compagnons : « Cent mille livres et la main de Mlle de la Motte-Picquet me rendraient heureux. »

Le propos fut retenu, rapporté au Conseiller qui jugea le mariage décent et quelques semaines plus tard, le 7 février 1701, dans la chapelle du château de Launay du Han, paroisse de Montreuil-le-Gast, Marguerite de la Motte Picquet, devenait comtesse de La Garaye.

Il nous est permis de penser que le jeune ménage se fut très bien accommodé de continuer la vie brillante menée par le jeune homme à La Garaye. La jeune épousee avait reçu cent cinquante mille livres de dot et la fortune du Conseiller, devenu Greffier en chef du Parlement, permettait de belles espérances. Mais le beau-père ne l'entendait pas ainsi et déplaire à un beau-père fut de tout temps un manque de diplomatie. C'est pourquoi l'ancien mousquetaire acheta une charge de Conseiller. Grâce à des lettres de dispense il put être reçu avocat en quatre mois. Il ne lui en fallut pas davantage pour s'apercevoir que le droit et la vie sédentaire ne lui convenaient pas. Il ne connaissait pas grand chose du premier, il avait horreur de la seconde. Son parti fut vite pris : au lieu de s'ennuyer d'écouter les plaideurs, il irait avec sa jeune femme mener à La Garaye la vie qu'il aimait. Il dépenserait à la fois la fougue de sa jeunesse et ses immenses revenus. Certes la vie mondaine était très développée à Rennes. Les bals se succédaient presque sans arrêt dans toutes ces demeures seigneuriales qui existent encore autour de la place du Palais, dans les rues du Chapitre et Saint-Yves, où habitaient beaucoup de membres du Parlement. L'hôtel Marbœuf est celui qui est connu de nous sous le nom d'hôtel Caradeuc.

Mais, comme nous l'avons vu, les festins n'étaient pas pour le Comte de La Garaye sans un triste revers. Ils lui occasionnaient de pénibles migraines. Pour lui une seule distraction comptait vraiment, la chasse,

et pour satisfaire son goût, il préférait le séjour au pays de Dinan.

Dans le courant de 1702 notre jeune ménage quitta définitivement l'hôtel de la rue des Francs Bourgeois et emmena tout ce qu'il contenait de précieux : tapisseries, vaisselle plate, meubles, sans compter la garde robe furent chargés sur les charrettes des fermiers venus les quérir en joyeuse caravane. Pour les paysans un tel voyage était alors un événement dont on parlerait longtemps. J'ai dit qu'il fut joyeux, car rendre service est encore un plaisir pour les cultivateurs de notre pays, mais le plaisir du voyage était augmenté de celui de voir revenir sur ses terres un châtelain que l'on avait vu s'éloigner. Il vivrait parmi eux, comme son père, trop vite ravi à leur affection, et il n'y aurait plus d'intermédiaire entre eux et lui. A cette époque, les fermiers n'aimaient pas les régisseurs : ils n'ont guère changé.

A peine installés à La Garaye, la chasse fut reprise de plus belle, et les dames se mêlèrent à la fête. Il n'eut pas été de bon ton, en effet, qu'elles suivissent les laisser-courre d'un jeune homme, mais maintenant que le maître d'équipage était marié, rien ne s'opposait plus à ce que toutes les demoiselles profitassent des fêtes. De tous les châteaux environnants on y accourait. De la Conninais, de la Bellière, du Bois de la Motte, de la Motte Ollivet, tous proches voisins, mais aussi du Pontbriand, du Chêne Ferron de la Caulnelaye, voire même de plus loin. Après la chasse on occupait ses soirées à des jeux divers,

comme nous l'avons vu, mais la société étant devenue plus nombreuse et les demoiselles étant de la partie, on dansait au son des violons et des clavecins quelquefois, mais plus souvent encore au son des vielles, instrument assez commun à l'époque dans la région.

Cette vie brillante ne devait pas durer bien longtemps, non pas, comme on pourrait le penser, parce que la fortune de châtelains aussi opulents fut rapidement dissipée, mais parce qu'à la suite de circonstances que nous allons narrer, ils résolurent l'un comme l'autre de consacrer leur temps et leur fortune à soulager les souffrances de leurs semblables.

LES EPOUX CHARITABLES

Comment expliquer la transformation qui se fit dans la manière de vivre du Comte et de la Comtesse de La Garaye.

Il ne faut pas voir chez eux une décision brusque, mais, au contraire, une évolution sous l'influence d'événements bien faits il est vrai pour inciter à réfléchir un homme d'éducation très chrétienne et convaincu, malgré les apparences, que son rôle social ne consistait pas seulement à « prendre des cerfs, des loups et des sangliers ».

La première interruption dans la série des fêtes données à La Garaye est due à l'accident grave survenu à la Comtesse.

Un jour, étant à la chasse près du château, elle voulut, pour suivre les chiens de plus près, franchir à cheval un de ces chemins encaissés comme il y en a tant encore dans la région. Sa monture glissa et la jeune femme fut précipitée à terre violemment. Relevée par ceux qui l'accompagnaient elle fut, avec mille précautions, ramenée en sa demeure. Elle était sans connaissance. Son époux s'abandonnait déjà au

désespoir. Peu à peu cependant ses yeux se rouvrirent, on reprit espoir, mais si elle conserva la vie, elle accoucha prématurément d'un enfant mort. Nous savons qu'elle dut à la suite de cet accident porter une ceinture de fer, ce qui nous permet de penser qu'elle eut une fracture du bassin. Cette opinion semble assez logique, car nous savons que l'été suivant elle se rendit, en compagnie de son époux, aux eaux de Bourbon-l'Archambault, déjà célèbres pour les séquelles de fractures.

Alors que le jeune Comte était encore sous le coup de cet accident, il apprit que l'un de ses joyeux compagnons, le Comte de Talhouët venait de mourir à la Trappe où il s'était retiré quelques mois plus tôt.

Néanmoins, ces moments d'émotion passés, il se remit à la chasse. Sa jeune femme restait au château, mais les environs retentissaient à nouveau des cris des chasseurs, des sonneries des cors de chasse, de l'aboïement confus des chiens.

Au cours de l'année 1704, revenant des eaux de Bourbon ils s'arrêtèrent à Paris. Soit simple curiosité, soit qu'il eut déjà le désir de se rendre utile, il suivit des cours de chimie. « Pour cinquante pistoles, il en fit un cours complet sous le fameux M. Lemery ».

Rentré dans ses terres il continua d'étudier la chimie, la médecine et la chirurgie. Il distribuait aux pauvres quelques remèdes et peu à peu il réduisit le luxe de sa maison. La chasse, seule, ne fut pas abandonnée et prenait la plus grande partie de son temps. Cet exercice était devenu pour lui l'essentiel de la

vie. Il pensa acheter une charge à la Cour afin de profiter plus facilement des chasses royales, dont le souvenir était encore vivant en son esprit. En 1708 il fut bien sur le point de réaliser ce projet quand il séjourna à Fontainebleau; mais un autre lui ravit la place et c'est un peu déçu qu'il regagna ses terres.

Il avait déjà pris à cœur son rôle social. Il s'occupait des besoins de ses fermiers et de ses voisins, il consacrait le temps que lui laissait la chasse à l'étude de la chimie et de la médecine.

Le désir de se rendre utiles à leur prochain était une préoccupation dans l'esprit du Comte et de la Comtesse de La Garaye. Mais si déjà ils entretenaient de leurs deniers chez un apothicaire une « boîte » de médecine pour les pauvres, s'ils avaient à leur service un chirurgien pour soigner les malheureux, ils ne payaient pas encore de leur personne, comme ils le feront plus tard. Ils menaient encore la vie de grands seigneurs et se déplaçaient même volontiers pour visiter leurs parents.



Au mois de février 1710, la Comtesse de Pontbriand attendait son dixième enfant. Parmi tous les parents et amis convoqués au Pontbriand pour assister aux fêtes du baptême, brillaient au premier rang le Comte et la Comtesse de La Garaye, heureux de se dédommager en quelque sorte de leur foyer sans enfant, en prodiguant leur tendresse à ceux qui égayaient la

demeure de leur sœur. Soudain au moment même où sa femme entraînait dans les douleurs de l'enfantement, le Comte de Pontbriand atteint depuis quatre jours seulement d'une indisposition qui paraissait toute bénigne fut frappé d'un mal foudroyant.

Il importait pourtant de laisser ignorer à la jeune mère la gravité de l'état de son mari. Mais, aux visages bouleversés qui l'entourent, elle devine ce qui se passe, et veut se lever pour aller revoir une dernière fois son époux. Celui-ci pour prévenir cette grave imprudence et essayer par sa présence même de calmer les angoisses de sa femme fait un suprême effort et parvient à se traîner auprès d'elle. Mais, épuisé par cette démarche, il est à peine rentré dans ses appartements qu'il tombe mort.

La rapidité de ce trépas, la vue de tous ces orphelins, les inquiétudes que donna pendant plusieurs jours la vie de la Comtesse de Pontbriand elle-même émurent profondément le Comte et la Comtesse de La Garaye.

Parmi les hôtes du château du Pontbriand, se trouvait un moine de l'abbaye de St-Jacut, éloignée de trois lieues à peine. Le bénédictin, dom Trottier, eut, sans aucun doute, une large part de responsabilité dans le shangement de vie qui allait s'opérer chez les Seigneurs de La Garaye. Tous les récits qui nous sont parvenus et que nous avons lus sont plus ou moins copiés sur une relation attribuée à l'abbé Caron, auteur supposé du livre « Les Epoux Charitables ».

Les natures généreuses sont assez promptes à

prendre de graves décisions, et il est bien certain que dom Trottier, un peu surpris à l'annonce des projets du Comte de La Garaye, lui conseilla de mûrir sa détermination avant de changer si radicalement et si complètement sa manière de vivre. Pour réfléchir dans le calme, il fut convenu que le Comte se retirerait quelques jours à l'abbaye de St-Jacut, tandis que son épouse irait dans un couvent de St-Malo. Après ces quelques jours de retraite, ils se retrouvèrent au Ponthriand. Ce fut pour arrêter ensemble leurs projets de renoncement au monde.

La Comtesse se défit sur-le-champ d'une montre de cent pistoles et consacra à la dot d'une pauvre demoiselle qui voulait être religieuse les diamants qu'elle avait aux boucles de ses souliers. Elle fit don à des paroisses pauvres, pour en faire des ornements d'église, de ses plus riches « ajustements mondains ».

Ils vendirent presque tous leurs chevaux, leur argenterie qui était considérable, et ne conservèrent parmi leurs meubles que ceux indispensables au plus modeste ménage.

Le chenil fut dispersé, à l'exception de quelques chiens pour la destruction des loups. En même temps le Comte manda aux recteurs de toutes les paroisses où il avait coutume de chasser, de publier aux prônes de leurs grand'messes que, si quelqu'un avait souffert de son amusement, il eut à déclarer à son receveur à quoi se montait la perte, voulant que chacun fut cru sur parole pour recevoir aussitôt un dédommagement. En fait, personne ne se présenta, ce qui

prouve que la meute du Comte n'avait pas fait de grands dégâts. Pour se rassurer complètement il envoya cependant des aumônes dans toutes ces paroisses.

Quant à ses domestiques, au nombre d'une vingtaine environ, voici comment le Comte de La Garaye les congédia. Un soir, après souper, il les rassembla tous, et leur annonça son intention de se consacrer désormais au service des pauvres,

« Ceux d'entre vous, leur dit-il, qui voudront m'aider seront nourris et défrayés de tout au château, mais ne toucheront pas de gages; je leur assurerai seulement cent livres de rente viagère à dater de mon décès, quant aux autres je réglerai leur compte demain ».

Ce discours répandit la tristesse parmi les domestiques. Le lendemain, ils se préparaient à rendre à leurs maîtres leur service ordinaire, lorsqu'ils les trouvèrent occupés des soins les plus vils et les plus pénibles. Mme de La Garaye, levée de grand matin, balayait les salles et les escaliers de la maison, tandis que Monsieur fendait du bois, tirait de l'eau, arrangeait les tables pour les pauvres qu'il avait invités la veille.

Ayant réuni tous ses gens pour savoir leur résolution, M. de La Garaye n'en trouva que trois qui voulussent s'attacher à lui et suivre son exemple. L'un d'eux fut placé comme suisse à la porte du château avec mission d'écarter les importuns. Sa tâche au début fut assez malaisée; car, comme l'avait prévu

dom Trottier, beaucoup des anciens compagnons de plaisir et hôtes habituels des époux de La Garaye vinrent au château avec l'espoir de les faire renoncer à leur dessein qui semblait fort excentrique et même inconvenant à la plupart des gentilhommes du pays.

On épiloga encore quelque temps au sujet de la folie des châtelains de La Garaye, puis le silence se fit autour d'eux. Leurs amis les plus sérieux vinrent parfois les aider à remplir leur noble tâche. Quant aux autres, ils furent avantageusement remplacés au gré des saints époux, par de nombreux représentants de toutes les misères humaines, ainsi que nous allons le voir.

La vente de leurs meubles et les profondes réformes apportées dans leur train de maison avaient mis à la disposition des châtelains de La Garaye des sommes importantes. Les pauvres de Dinan et des environs ne tardèrent pas à en bénéficier. La misère était en effet très grande en France par suite de la rigueur de l'hiver.

L'histoire a conservé de cette période des souvenirs assez précis. La neige tomba pendant un mois. Le froid fut intense. Les récoltes de l'année précédente avaient été mauvaises, le travail manquait aux ouvriers. M. de La Garaye songea à employer ceux qui pouvaient travailler. Il fit enclore tout le parc de son château. Mais le projet qui lui tenait le plus au cœur c'était de transformer les dépendances en hôpital, où les pauvres, âgés ou infirmes, seraient hébergés, nourris et soignés de ses propres mains. Ayant que ces

travaux ne soient terminés il disposa un certain nombre de lits pour coucher les pauvres malades qu'il pensait et traitait avec l'aide de la Comtesse. Un médecin et un chirurgien les visitaient à ses frais et en même temps il entretenait une « boëte » remplie de toutes sortes de remèdes chez un apothicaire de Dinan qui les distribuait aux pauvres suivant les ordonnances du médecin. La boëte qui était ainsi mise à la disposition des pauvres n'était pas une boëte dite de M. Helvetius. A cette époque, en effet, nous avons trouvé trace aux archives d'Ille-et-Vilaine de ces fameuses boëtes. Elles étaient toutes composées de façon identique et remise par les soins de Couronne, soit à des religieuses, soit à des personnes charitables qui avaient mission d'en faire profiter les indigents. Nous avons lu sur un rapport du temps que l'envoi d'une boëte à Dinan n'était pas nécessaire, « car M. De La Garaye pourvoit suffisamment à tous les besoins des pauvres gens ».

La plus proche de Dinan était sans doute celle de Ploubalay entre les mains d'une dame Le Masson. Ces « boëtes » contenaient une vingtaine de remèdes avec pour chacun une notice explicative portant les doses utiles et les circonstances de l'emploi.

L'ardeur de leur zèle devait conduire nos néophytes à bien d'autres prodiges de charité.

Hospitaliser les malades, payer le médecin et faire les pansements, c'était déjà bien ; mais le Comte de La Garaye rêvait de supprimer tout intermédiaire entre lui et ses chers pauvres. Qu'à cela ne tienne :

il se mettra à l'étude jusqu'à ce qu'il soit passé maître dans la chirurgie et la pharmacie. N'avait-il pas déjà commencé, lui l'ancien chasseur fanatique, à passer bien des heures sur les cornues, afin de surprendre à la science nouvelle, la chimie, quelques-uns de ses secrets ?

Plusieurs gentilhommes de cette époque, les ducs de Chaulnes et de la Rochefoucauld, le Comte de Lauraguais et le Comte de Fontanieu, devaient d'ailleurs à l'école de Rouelle l'ainé, s'éprendre aussi d'un bel enthousiasme pour cette science qui participait encore du caractère mystérieux de l'alchimie et ouvrait à l'imagination des horizons tout nouveaux.

Il avait déjà pris en 1704, ainsi que nous l'avons vu, des leçons particulières avec le célèbre Lemery. En 1714 il se rendait de nouveau à Paris et pendant plusieurs mois y suivit les cours de chirurgie, d'anatomie, de botanique et de chimie.

Continuellement à l'Hôtel-Dieu et à la Charité assidu à toutes les opérations qu'on y faisait et toujours accompagné d'un médecin, le Comte perfectionnait ses connaissances en ces matières, au point de devenir dans la suite en état de conduire les chirurgiens et d'entreprendre lui-même les opérations les plus délicates.

La Comtesse avait voulu l'accompagner, également dans un but scientifique et charitable. Elle s'appliqua surtout à étudier dans les hôpitaux les maladies des yeux et devint rapidement très habile dans l'art « d'abaisser les cataractes » ; de faire l'opération de la fis-

tule lacrymale et de guérir toutes les maladies des yeux. Elle acquit dans l'opération de la cataracte une renommée qui s'étendit très loin. Nous le savons par une de ses lettres adressée à ses nièces Pontbriand, religieuses à la visitation de Rennes, où elle leur demande des prières pour trente-deux malades qu'elle doit opérer le lendemain. Si nous n'avons pas de renseignements sur sa technique nous savons seulement que les patients étaient gardés neuf jours durant les yeux bandés et dans une chambre sombre.

La spécialité du Comte de La Garaye était l'opération de la taille. Nous reviendrons sur ce sujet par la suite.

Nous savons qu'il y avait de façon habituelle près de soixante malades à La Garaye. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de savoir le nombre de décès survenus parmi eux, et pour cela nous nous sommes rendus à Taden, où nous avons eu la chance de trouver les registres paroissiaux. Leur dépouillement complet entre 1710 et 1755 eut été un peu fastidieux, nous nous sommes limités à quelques années. Fort heureusement les curés de cette époque eurent soin de mentionner les décès survenus à La Garaye, ils qualifièrent cette demeure d'infirmierie en 1714, puis d'hôpital en 1730. Certes il y eut des habitants de Taden à mourir à La Garaye, mais il ne nous est pas possible de les reconnaître, car chaque fois que nous trouvons la mention « décédé à l'hôpital de La Garaye » il s'agit de quelqu'un originaire du dehors.

Cela nous a permis de nous rendre compte que la

réputation de cette clinique était très étendue, car nous avons vu en mai 1740 un malade venu de Saint-Vincent-du-Lude, diocèse d'Angers. En 1719, nous en relevons qui étaient de St-Michel-en-Grèves, Louargat, Plédran, Saint-Maugan. Chaque année plusieurs venaient du diocèse d'Avranches, de Rennes. Pour plus de précisions, disons :

Année	Total des décès	A la Garaye	Moins de 25 ans
1719	71	27	14
1736	52	16	5
1740	64	25	11
1745	52	13	4
1751	36	11	5
1756	20	5	2
1758	19	0	

On voit par là que, en 1756, année qui suivit la mort de M. de La Garaye, il y avait encore des malades, tandis qu'en 1758, après la mort de la Comtesse il n'y en avait plus. Nous savons du reste par ailleurs que le château fut laissé à l'abandon et qu'à l'époque de la Révolution tout en avait été enlevé.

Pendant quarante ans, les gentilshommes médecins exercèrent leur art avec un dévouement et un succès qui avaient valu à l'hôpital de La Garaye la plus flatteuse notoriété.

En 1725, le Comte fut reçu dans l'ordre de Saint-Lazare.

En 1729, il fut élevé à la dignité de Grand Hospitalier.

En 1732, il dut cesser d'opérer lui-même pendant quelques mois à la suite d'un phlegmon du bras. Il dirigea alors à ses frais, sur les hôpitaux de Paris, particulièrement à la Charité, les malheureux qui continuaient à se présenter à lui et qu'il avait le regret de ne pouvoir soulager.

Cette activité charitable n'était pas sans nécessiter un ordre matériel indispensable à tout organisme hospitalier. Un véritable règlement fut élaboré peu à peu et toujours scrupuleusement observé. La visite d'un hôte de marque, fut-il l'évêque de St-Malo, dont dépendait La Garaye, ne faisait rien changer dans les habitudes de cette maison où tout était ordonné pour le plus grand bien des malades.

Mais si la renommée y amenait des malades d'assez loin, elle y conduisit aussi des jeunes gens désireux de s'instruire des choses de la médecine. M. de La Garaye leur donnait lui-même des leçons de chirurgie, et le temps qu'ils passaient dans son hôpital leur était compté pour un temps d'apprentissage, lorsqu'ils voulaient être reçus maîtres. On compta une année jusqu'à vingt-huit étudiants en médecine, suivant la clinique de La Garaye. Tous les ans il s'y formait au moins dix à douze chirurgiens qu'on venait y choisir de tous côtés pour le service de terre ou de mer.

Beaucoup de cantons de Bretagne, d'autres provinces plus éloignées et même les îles de l'Amérique furent redevables à cette école de médecine de leurs meilleurs chirurgiens. C'était là une dérogação à la

règle habituelle, car M. de La Garaye, s'il prit des leçons de chimie avec Lemery, ne prit, par contre, jamais d'inscription à la Faculté de Médecine de Paris. Il n'était pas médecin. Nous verrons qu'il mérite pourtant d'être considéré comme tel, mais cela fera surtout l'objet du dernier chapitre de notre travail.

Pour mieux faire ressortir l'estime que ses contemporains eurent pour lui nous avons cru bon de citer les deux lettres qu'on va lire.

La première de M. de La Garaye est destinée à l'intendant de Bretagne, en résidence à Versailles.

Monsieur,

Je n'ai pas eu l'occasion de vous témoigner en mon particulier la part que j'ai prise au choix que le Roy a fait de vous Monsieur pour être intendant de notre province. Je vous assure Monsieur que je suis de ceux qui en ont ressenti le plus de joie. Monsieur le Comte de Quelen me mande que Monsieur le Comte de St-Florentin vous a envoyé Monsieur le placet que le D^r Couraud, médecin à Dinan lui avait présenté, au sujet du passe-droit que lui a fait la communauté de Dinan. Il avait été établi par M. de Vienne, médecin de l'hôpital, dans le temps de la guerre, les autres médecins l'ayant abandonné à cause de la contagion qui y régnait, la maison de ville l'a déplacé pour y mettre un médecin de la ville, le beau-frère de M. Macé, votre subdélégué. Comme vraisemblablement, quoique M. Macé soit un fort honnête homme, il aurait peut-être du préjugé, j'ai cru Monsieur debvoir vous en donner avis pour prévenir la brigue qui règne ordinairement dans le corps des maisons de ville. Le Sr. Couraud aura l'honneur de vous dire Mon-

sieur ce qui s'est passé à son égard, j'ai été témoin du zèle avec lequel il s'est employé au service des pauvres et des anglais, je vous supplie Monsieur de le protéger par une décision à laquelle doit se soumettre la communauté. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur,

Votre très humble et bien obéissant
serviteur de La Garaye.

A *La Garaye*, le 11 juin 1754.

La lettre suivante prouve que l'avis de M. de La Garaye était pris en considération.

Versailles, le 4 juin 1754.

Le sieur Courand demande, Monsieur, par le placet ci-joint à être continué dans la place de médecin de la Ville de Dinan qu'on vient de luy oter pour la donner au sieur Rolland. Il fait valoir les services qu'il a rendus à cette ville dans les temps de contagion et je reçois sur son compte les témoignages les plus avantageux de M. de Maux et de M. le Comte de La Garaye. Je vous prie de vérifier son exposé et de me marquer quelles raisons ont engagé à le destituer, et s'il y a lieu de lui conserver la place qu'il demande.

On ne peut, Monsieur, vous honorer plus parfaitement que je le fais.

SAINT-FLORENTIN.

Dans le même dossier, nous avons trouvé un long rapport. Tout nous porte à croire qu'il est bien de M. de La Garaye, car l'écriture est bien semblable à

la sienne. Il y expose très longuement son opinion sur la même affaire et regrette de voir la ville de Dinan changer de médecin sans raisons valables. Il est convaincu que l'on n'a pas le droit de renvoyer un fonctionnaire dans le seul but de plaire à un autre.

Non contents d'avoir durant la plus grande partie de leur existence consacré leur temps et leur fortune à soulager les maux de leurs semblables, les Seigneurs de La Garaye devenus les « Epoux Charitables » voulurent veiller à la continuation de leur œuvre en établissant de nombreuses fondations.

Ces fondations furent très nombreuses, nous ne citerons que les plus importantes :

Pour les incurables de Dinan.....	25.600
Les Filles de la Sagesse de Dinan.....	41.454
Les Prisonniers de Rennes.....	1.200
Les Prisonniers de Dinan.....	500
Les pauvres de Corseul.....	2.992
Les Filles Blanches, à Taden.....	5.240
Les Petites Ecoles, à Etables.....	1.000
Deux retraites à St-Sauveur de Paris.....	6.320
— — — à St-Benoit de Paris.....	9.000
Les Petites Ecoles de Rennes.....	2.037
Une place à l'Hôtel des Gentilshommes à Rennes	6.000
	101.343

LE MEDECIN

Après avoir vu comment un gentilhomme s'était transformé en hospitalier, comment un château était devenu hôpital, il nous reste à parler du médecin.

Avant d'exposer les mérites scientifiques du Comte de La Garaye, il est bon de rappeler ce qu'étaient à l'époque les médecins. Sans doute étaient-ils moins nombreux que de nos jours ; mais nous savons cependant qu'à Dinan, il y en avait six en 1732; à Plancoët, trois en 1790; à Jugon il y en avait deux. Mais que faisaient-ils ? La plupart du temps le médecin se contentait d'interroger le malade, de lui prendre le pouls ; certains jours il allait jusqu'à examiner l'urine par transparence; mais jamais il ne donnait de soins. Pour ceux-ci il fallait recourir aux apothicaires ou aux barbiers; pratiquement on s'en remettait à bien d'autres. Ici c'était une vieille femme, là une châtelaine charitable, ailleurs une religieuse. Les ordonnances n'étaient du reste pas très variées : la saignée, la purge et le clystère étaient alternées, et, parfois même, si le malade était de qualité, on pouvait prescrire les trois. On a tenu un compte exact

des épreuves thérapeutiques infligées à Louis XIII et Louis XIV, et c'est à faire rêver : Le Roi Soleil prit plus de 2.000 purgations. Quel déluge !

Mais c'est là le petit côté de la question. Il faut pour bien se mettre dans l'esprit de l'époque, se souvenir que la Faculté parle encore latin. Cette forme d'enseignement est très combattue. Nous en avons une preuve dans un petit volume paru en 1753, approuvé par Malouin. L'auteur de cet ouvrage consacre un chapitre à « l'utilité qui résulte de la langue « française dans les sciences, surtout dans la Médecine ».

Il y avait encore une séparation absolue entre médecins, chirurgiens et apothicaires. Ce n'est pas un des moindres mérites de La Garaye de pouvoir être considéré comme ayant dignement représenté ces trois branches de la Science.

La médecine restait la dernière à employer la langue de Cicéron. Les actes juridiques, les plaidoyers, les sermons et les ordonnances de polices étaient rédigés en français depuis Louis XI.

François I^{er} ordonna que les arrêts de son Conseil et des parlements ne seraient plus rendus en latin. Mais jusque sous le régime de Louis XIV, aucun enseignement scientifique n'était donné en français. A cette époque, notre langue, arrivée au point de perfection où la portèrent un Racine et un Bossuet, fut jugée digne d'être employée en Sorbonne. On établit des Chaires de Jurisprudence où l'on enseignait en Français, ainsi que des Chaires de Mathématiques. La

Faculté de Médecine se mit dans le mouvement avec réticence et ne parla français que pour enseigner la chirurgie. La pharmacie et la botanique, enseignées au Jardin Royal, furent suivies par un plus grand nombre d'élèves dès qu'on se mit à parler en langue dite vulgaire.

Le premier qui osa enseigner la médecine en français fut Astruc ; mais ses pairs le rappelèrent à l'ordre : le nombre de ses auditeurs diminua aussitôt. La Faculté objectait, peut-être avec raison, que l'enseignement de la médecine en français en rendait l'étude possible à des gens non lettrés, qui feront des charlatans : « quiconque fait les fonctions de Médecin
« sans être reçu Médecin selon les lois qui mettent
« la police dans l'exercice d'une profession qui a
« pour objet la conservation et le rétablissement de
« la santé des hommes, est un charlatan. »

A l'époque où La Garaye fréquenta les cours de Rouelle, la langue française n'avait pas complètement remplacé la langue latine ; quelques ouvrages de médecine parurent encore en latin et, en 1753, Col de Vilard, alors doyen de la Faculté, fit paraître un dictionnaire français-latin des termes de médecine. La dernière édition latine du Codex est de 1818.

Si la Faculté commençait à parler français elle n'en était pas moins soumise aux théories de ceux qui employèrent longtemps encore le latin, nous voulons dire les philosophes. Ceux-ci eurent une influence très marquée sur les médecins. La théorie du dynamisme de Leibnitz sera opposée au mécanisme de

Descartes. Chez les médecins, Georges Stahl (1660-1734) se fera le champion de l'animisme, tandis que Hoffmann (1660-1742) se fera le défenseur du dynamisme organique.

L'exposé de tous ces systèmes serait ici bien long et sans intérêt, car le Comte de La Garaye prend soin de terminer ainsi la préface de sa « Chymie Hydraulique » :

« On peut sans doute perfectionner cet ouvrage, je
« le propose comme un essai, qui donnera occasion
« aux Maîtres de l'Art d'enrichir la chymie par un
« grand nombre d'autres. Je m'expliquerai simple-
« plement et renonce à toutes disputes ; mon état
« doit m'en dispenser, je crois que personne n'exige-
« ra de moi des raisonnements philosophiques que
« j'abandonne sans regret à ceux qui en font profes-
« sion ».

Ce ton nous change du style médical de l'époque. Rien dans l'ouvrage de La Garaye ne ressemble à une leçon. Il reflète sa modestie et son désir de n'avancer que ce qu'il a expérimenté. Avant tout il ne veut rien compliquer et tout son système repose sur le fait que, pour lui, rien n'est bon que le simple. Déjà les chimistes avaient élaboré quelques spécialités. Cela ne lui inspirait pas confiance : « La plupart des
« remèdes chymiques n'ont de la vogue que pour un
« temps ; ils sont un mélange de différentes drogues,
« qui après un long travail forment des phénomènes
« curieux mais peu utiles et quelquefois dangereux,
« *medicina simplicior tutior.* »

Il lui arrive même de tourner en ridicule la Faculté quand elle lui semble dépasser les limites du bon sens. Il écrit au sujet des réflexions faites par un chimiste écouté de l'époque sur son dissolvant qui n'était autre que l'eau pure.

« J'ai connu un chimiste qui après avoir considéré
« la nature de mes nouveaux sels, et lui ayant assuré
« que le dissolvant dont je me servais était universel
« et homogène à tout, parce qu'il se chargeait égale-
« ment de tous les sels sans distinction, voulut me
« persuader que j'avais trouvé le dissolvant qui fait
« la base du Grand Œuvre; il fut extrêmement sur-
« pris, lorsque je l'assurai que c'était l'eau la plus
« pure et la plus simple. Peu de jours après il revint
« et persistant dans sa première idée il me dit que
« l'eau était le dissolvant que les anciens philosophes
« avaient caché sous des énigmes et des hiéroglyphes,
« que tous les noms mystérieux sous lesquels ils l'a-
« vaient voilé lui convenaient. Je ne rapporte son dis-
« cours que parce qu'il peut servir à expliquer la
« nature de l'eau.

« Les philosophes, disait-il, appellent leur dissol-
« vant Jean Le Noir, « ignis mollis », un feu mol, un
« mercure, le vent le porte dans son sein : *Quod est*
« *superius idem est ac quod est inferius, aer generat*
« *magnetem, magnes vero facit apparere aerem nos-*
« *trum, est aqua roris nostri, azot, et ignis, tibi suffi-*
« *ciunt, ipsa omnia crescunt et nutriuntur. Reperitur*
« *in sterquilinio, vidam et mortem dat.* J'entendais
« sans comprendre tous ces grands mots et ne savais

« comment ce savant eut appliqué toutes ces épi-
« thètes, à la chose du monde la plus simple. L'ayant
« prié de continuer il poursuivit en cette sorte, avec
« cette joie commune à ceux qui travaillent au Grand
« Œuvre et qui s'imaginent être sur le point de le
« découvrir.

« L'eau, dit-il, est le Jean Le Noir des Philosophes,
« elle était dans le cahos du monde et ce cahos n'é-
« tait composé que de terre et d'eau.

« Il ne me fut pas possible de m'empêcher de rire
« et de dire que l'eau étant blanche, ne pouvait pas
« être le Jean Le Noir des Philosophes. Continuons,
« Monsieur, dit-il, ne m'interrompez pas, c'est un
« terme énigmatique : l'eau doit s'appeler *ignis mol-*
« *lis* puisque vous-même vous divisez les mixtes
« comme ferait le feu, et c'est avec raison qu'on a dit
« que c'est un feu mou; elle est notre véritable mer-
« cure puisque à l'exemple du Dieu de ce nom elle
« s'élève si facilement dans les airs; elle est molle et
« dure tout à la fois; ne riez point, continua-t-il, il
« n'y a point de contradiction; elle est molle parce
« qu'elle est liquide : elle est dure quand elle est
« renfermée dans un mixte (j'ajoutai, et lorsqu'elle
« est glacée) le vent la porte dans son sein, les nues
« sont portées par le vent, et les nues ne sont que de
« l'eau. Hermes dit que ce qui est en haut est comme
« ce qui est en bas, parce qu'il y a de l'eau au-dessus
« de nous comme au-dessous; elle est cet esprit uni-
« versel qui agite toute la masse du monde, puis-
« qu'elle se mêle dans tous les corps.

« L'air engendre l'aimant, dit le Cosmopolite, et
« l'aimant fait apparaître l'air, l'air est de l'eau et
« une eau très subtile; elle engendre le sel, et le sel
« attire l'eau. Azot, c'est l'eau, parce qu'elle est le
« principe de la vie et de la mort; de la vie parce
« que sans l'eau rien ne vit : de la mort parce qu'elle
« détruit tout.

« Le vrai dissolvant doit faire corps avec le mixte
« dissous, il se trouve sur les montagnes et dans les
« vallées, le pauvre en a autant que le riche, préro-
« gatives qui conviennent à l'eau. C'est le bain dans
« lequel le Roi se dépouille. Il me fut impossible de
« ne pas sourire, et de lui dire : C'est donc, Monsieur,
« lorsque le Roi se baigne. Il me répliqua d'un air
« emporté, il n'y a point ici à rire, Monsieur, ce que
« je vous ai dit est vrai : oui, le bain dans lequel le
« Roi se dépouille est l'eau, parce que l'or qui est le
« roi des métaux s'y dépouille de sa robe en lui don-
« nant sa teinture : d'autres philosophes disent que
« le Soleil s'y baigne, et c'est parce que le Soleil
« semble se coucher dans l'eau.

« Je ne sais s'il parlait sérieusement, mais il me
« parut fort pénétré de ce qu'il disait. »

Le Comte de La Garaye s'excuse de cette digres-
sion aussitôt, mais elle a pour nous l'avantage de
mettre en évidence le jargon de l'époque chez de soi-
disant savants. Fort heureusement tous n'étaient pas
aussi pédants : nous le verrons par la suite.

Dans une autre partie de la Chymie Hydraulique, nous avons relevé l'opinion de l'auteur sur le cancer. Si nous avons trouvé l'affirmation, assez imprévue, que seuls sont incurables les cancers du pied; s'il est bien certain que des tumeurs bénignes ont été prises par le gentilhomme breton pour des tumeurs malignes, son opinion n'est pas bien éloignée de la nôtre, encore si peu fixée sur ce sujet, et, on ne peut nier qu'elle ne soit au moins conforme à la logique.

Après avoir exposé l'utilité de ses sels dans le traitement des plaies, il ajoute :

« J'avais dessein de trouver quelque sel spécifique
« pour les cancers qui sont communs dans quelques
« cantons de cette province et dont la cure n'est cer-
« taine jusqu'à présent que par l'extirpation. Hippo-
« crate, Galien et plusieurs autres médecins ne la
« conseillent pas, ils se contentent de remèdes pallia-
« tifs; ainsi les personnes attaquées de ce mal péris-
« sent toutes : il est néanmoins certain qu'on ne peut
« guérir de vrais cancers par les remèdes internes.

« On fait souvent accroire au malade qu'il a un
« cancer lorsque ce n'est qu'une tumeur humorale,
« qui n'a pas acquis de malignité, et qui cède facile-
« ment à de légers remèdes.

« Il est étonnant qu'il y ait encore des médecins
« qui ignorent qu'on guérit parfaitement par l'opéra-
« tion; si Hippocrate et Galien ont ignoré la manière
« de guérir les cancers, il fallait que leur climat et
« l'impéritie des chirurgiens se fussent opposés à
« leurs cures. Ces médecins qui se font honneur de

« suivre les oracles de la médecine en tout, n'ont pas
« fait attention qu'on en guérit journellement.

« Je dois, pour la consolation de ceux qui sont af-
« fligés de ce mal, les assurer qu'une infinité de per-
« sonnes qui en étaient attaquées en différentes par-
« ties du corps, ont été guéries chez moi. J'ai vu que
« plusieurs qu'on a voulu traiter par les remèdes in-
« ternes et d'autres qui ont été mal traitées par des
« chirurgiens sont morts parce qu'ils se servaient de
« remèdes corrosifs.

« Je rapporterai en peu de mots ce que l'expérience
« m'a appris. Les cancers du visage sont les plus
« communs, ils sont appelés vulgairement « noli me
« tangere », ne me touchez pas, cependant ce sont
« ceux que j'ai toujours vu guérir, tant au front,
« qu'au nez, aux joues, aux lèvres, au menton. J'ai
« extirpé un cancer occulte à une fille âgée de vingt
« ans qui occupait la partie inférieure de l'oreille et
« s'étendait sur la joue de la largeur de la main et
« descendait sur le cou; il était mobile; les médecins
« regardaient cette personne comme incurable, elle
« vint chez moi, à la recommandation de M. le Mar-
« quis de Magnane; elle fut guérie en trois mois.

« Un homme âgé de cinquante ans avait un cancer
« ulcéré à la lèvre inférieure, lequel s'étendait deux
« lignes au-dessous du menton; on en fit l'extirpa-
« tion et on rugina par deux fois l'os du menton, il
« fut guéri en quatre mois. Quoique l'aphorisme du
« cancer porte que les cancers qui ont altéré l'os
« sont incurables, cependant l'expérience vous ap-

« prend qu'on les peut guérir en emportant l'os
« comme je vais le faire voir encore par les exem-
« ples suivants :

« Il vint à mon hôpital deux femmes qui étaient
« attaquées d'un cancer situé au nez, auxquelles on
« fit l'extirpation avec une portion de l'os qui était
« altéré, et elles furent parfaitement guéries.

« J'ai rapporté ceux où les os sont cariés, comme
« étant les plus difficiles à guérir ; car ceux des
« lèvres, des joues, quelques grands qu'ils soient sont
« aisés à guérir. Ceux qui sont incurables au visage
« sont ceux qui occupent le coin de l'œil, à l'endroit
« de l'opération de la fistule lacrymale et qui inté-
« ressent la glande ; ceux qui pénètrent dans l'orbite
« sont aussi incurables. J'ai vu guérir plus de deux
« cent cinquante cancers au visage et plusieurs au
« sein ; je n'ai vu que deux personnes périr, dont les
« côtes étaient cariées, faute de n'avoir pas fait faire
« l'opération de bonne heure. Les cancers du sein qui
« s'étendent sous l'aisselle et qui engagent les grands
« vaisseaux sont incurables. »

M. de La Garaye rapporte ensuite l'histoire de deux religieuses opérées de cancer du sein et qui vivent toutes deux, l'une depuis dix ans, l'autre depuis sept.

« Ces deux cures, dit-il, prouvent que l'extirpation
« guérit radicalement et presque toujours sans réci-
« dive. Le sang a naturellement une disposition pour
« toutes les maladies ; l'opération n'enlève pas au
« sang cette disposition ; mais il n'est pas vrai de
« dire qu'après l'opération il reste toujours un virus

cancéreux, c'est un mal accidentel et local dont on
« peut guérir radicalement.

« Il peut y avoir quelques cancers incurables par
« nature, j'avoue n'en avoir point vu; aussi je solli-
« cite ceux qui en auront de les faire ôter par un
« habile chirurgien; s'ils n'en ont pas, ils peuvent ve-
« nir à Dinan, en Bretagne, le sieur Robert, Maître
« Chirurgien, les guérira...

« Si l'on voit des cancers revenir après l'opération,
« ou tout n'avait pas été extirpé, ou il pouvait y avoir
« d'autres glandes infectées du virus qui ne se mani-
« feste qu'avec le temps. »

A la fin de ce chapitre sur le cancer, M. de La Garaye se désole de n'avoir rien trouvé contre cette affection pour la guérison de laquelle il a beaucoup travaillé, sans succès il le reconnaît. Mais loin de vanter ses travaux, voici comment il termine :

« Je n'en dirai pas davantage, parce qu'il ne con-
« vient pas de vanter son ouvrage, ni d'en tirer de la
« gloire, puisqu'elle n'appartient qu'à Dieu seul ».

Nous avons consulté plusieurs ouvrages médicaux sur le cancer, écrits à la même époque. Aucun d'eux ne nous a paru à la fois aussi simple et aussi sensé que ces lignes de M. de La Garaye. Voici ce que nous trouvons sous la plume de la célèbre Mme Fouquet :

Quand le cancer est ouvert, il faut prendre un crapaud tout vif sans lui couper quoy que ce soit et l'appliquer immédiatement sur la playe : un gros si la playe est grande, un petit si la playe est petite : quand il sera appliqué, il le faut bien bander pour le faire tenir. Afin

que le crapaud ne vous nuise en le prenant, il le faut prendre avec un linge par-dessus le dos et l'appliquer avec le même linge qui vous servira pour le couvrir, et vous le laisserez sur la partie l'espace de vingt-quatre heures.

Quand vous l'ôterez, il faut prendre garde s'il est mangé; car s'il est mangé c'est un témoignage que le cancer est vivant, et pour lors vous panserez la playe avec l'onguent ou l'emplâtre noir.

Pourtant pour bien connaître si le cancer est mort, il faut appliquer d'autres crapauds jusqu'à ce que vous remarquiez qu'ils ne sont plus mangés, car c'est la marque infaïble que le cancer est mort.

Cette recette a été expérimentée sur une femme et d'autres personnes avec succès.

Cette dame Fouquet qualifiée illustre et pieuse dans le titre des ouvrages qu'elle fit imprimer était une « illégale » elle aussi. Dans son ouvrage édité en 1749 le très diplômé Tissot de Lausanne met ses lecteurs en garde contre les charlatans et cite parmi eux ladite Dame Fouquet.

Nous possédons les œuvres de Tissot et au sujet du cancer du sein s'il reconnaît que longtemps ce fut un mal incurable il n'est pas moins certain que désormais on le guérit fort bien grâce à des cataplasmes de ciguë.

Mais Tissot était un étranger, voyons donc le traitement préconisé par Le Clerc, Médecin du Roy.

Il faut s'en tenir à la cure palliative par le régime par quelques saignées, les purgations, les bains, le lait d'ânesse. Il ne faut point irriter les cancers par des remèdes âcres, ils augmenteraient le mal.

Appliquez dessus le suc de plantain, de ciguë, de solanum, de chicorée, de scabieuse, de géranium ou bien pilez ces plantes et les appliquez sur la tumeur pour en empêcher l'augmentation et l'ulcération. Ou bien pilez des écrevisses de rivière dans un mortier de plomb et les appliquez. Ou bien tirez en le suc et en oignez la tumeur; c'est un excellent remède.

Le remède suivant est expérimenté :

Prenez : du saturne calciné	une once
de l'huile rosat	deux onces
du safran	six dragmes

Battez le tout dans un mortier avec un pilon de plomb, à chaud et l'appliquez.

Purgez doucement le malade avec la casse et la manne dans le petit lait y ajoutant les syrops de pommes ou de chicorée.

Faites prendre tous les jours un demi-gros de poudre de ces petits animaux qu'on appelle cloportes dans un bouillon ou quelque autre liqueur. Ce remède est un spécifique pour les cancers.

Hecquet qui fut Doyen de la Faculté était un humoriste fanatique, pour lui la saignée était toujours indiquée. Dans le cancer du sein il préconise de la faire au bras ou au pied et ajoute :

« Mais il est une observation singulière à faire : savoir que le sang des mamelles venant des artères mammaires c'est rendre la saignée beaucoup plus utile, en lui faisant dérober de plus près le sang qui aborde au cœur, lequel le pousse aux mamelles par les artères. Or, c'est par les veines jugulaires que le sang afflue plus abondamment au cœur et par une chute perpendiculaire. Ainsi la saignée de la jugulaire devient souvent

en pareil cas plus utile que celle du bras et que celle du pied.

« Quoiqu'il en soit, lorsque par ces secours l'on trouvera le sang assez assujetti par le moyen des poudres ci-dessus en y ajoutant, s'il en était besoin, quelque parcelle de sucre de saturne, comme le conseillent de sages praticiens, on fortifiera ces poudres en y joignant quelques grains de limaille de fer porphyrisée; et lorsqu'on se sera aperçu que le sang souffre l'usage des minéraux sans trop s'animer l'on passera à celui des cinnabres, à la place des martiaux. Cette manœuvre étant de plusieurs mois il faut qu'en réitérant les saignées du bras ou de la jugulaire, tous les mois ou toutes les six semaines, l'on purge doucement le malade avec demi-once de sel d'Angleterre, deux onces de manne et une once de sirop de chicorée composé de rhubarbe, ou de celui de pommes composé.

Tous ces ménagements sont nécessaires pour empêcher que le cancer ne s'ouvre, car tant que la peau qui recouvre la glande demeure dans son entier, elle affermit les vaisseaux dans leurs assiettes et dans leurs positions.

Par ce moyen la teneur de la circulation des liqueurs se conserve; de sorte que chaque suc garde sa file et se tient dans l'ordre de son cours, pour se démêler de l'embarras qui se fait dans le corps de la glande.

Au contraire, toute résistance est manquée dans les vaisseaux, dès que la peau venant à s'entrouvrir, ouvre aux sucs une issue, et aux vaisseaux qui les contiennent la facilité de les laisser s'échapper. Mais en conséquence les vaisseaux destinés à faire circuler le sang jusque dans les derniers capillaires servent à le pousser au delà de ses bornes et à lui faire déborder ses sucs, lesquels dégénèrent dans les cancers, ou en des hémorragies qui leur sont si familières, ou bien en cette sanie

ou ces ichorosités qui les rendent si hideux. Ainsi dès que le cancer est ouvert ce n'est plus de la résolution de la tumeur qu'il faut s'occuper principalement, mais on doit veiller à ce que l'ouverture ne creuse pas trop ou ne fasse pas de semblables progrès ».

On convendra sans peine que nous sommes loin du bon sens de La Garaye. Le bon doyen Hecquet continue ainsi pendant plusieurs pages. S'il n'en arrive pas comme Mme Fouquet à préconiser le gros crapaud il ordonne cependant comme adoucissant le « fray de grenouille » pilé dans un mortier de plomb. Il est vrai qu'à notre époque on a parlé sérieusement du venin de cobra.

*
**

————— Le Comte de la Garaye, ainsi que nous l'avons vu, avait une grande habileté pour faire l'opération de la taille. Nous pensions qu'il la pratiquait comme tous les chirurgiens de son temps par voie périnéale, mais au cours de nos recherches, nous avons trouvé une indication que nous avons voulu éclaircir.

Il s'agit de la phrase suivante écrite par Monsieur de la Villéon, habitant Plédran et venu à la Garaye pour faire opérer sa fille Renée, âgée de vingt ans, au mois de septembre 1719. Ce gentilhomme semble très confiant dans l'opération que doit subir sa fille et justifie cette confiance par cette explication : « Elle doit être taillée à la manière anglaise qui est toute nou-

velle ». Tout nous porte à croire qu'il s'agissait en fait de la taille hypogastrique mais la date de 1719 confirmée de façon irrécusable par le Décès de « Demoiselle Renée de la Villéon, originaire de Plédran, survenu en octobre 1719 à la Garaye » nous obligeait à admettre que Monsieur de La Garaye avait connu bien rapidement cette technique.

Elle ne devait, en effet, être connue à Paris que par Morand, revenant de Londres où il l'avait apprise de Cheselden. Mais la première opération par voie hypogastrique ne date que du 5 mai 1722, d'après son propre traité où il décrit la technique.

Nous serions très heureux de pouvoir dire que Monsieur de la Garaye fut le premier en France à pratiquer une opération aussi importante, mais nous pensons plutôt qu'il faut l'expliquer de la façon suivante :

Au début du XVIII^e siècle, les anglais faisaient fréquemment des incursions sur les côtes bretonnes. Saint-Malo était leur principal objectif. Toujours malheureux dans leurs tentatives, il leur arrivait souvent de laisser dans nos mains des prisonniers. Ceux-ci étant parfois nombreux, on ne les gardait pas tous à la Victoire de St-Malo ou à la Tour Solidor, et le Château de Dinan en reçut. Bien souvent la maladie les décimait dans les cachots que l'on visite de nos jours. Les médecins de Dinan ignorant leur langue ne pouvaient leur être d'un grand secours.

Touché de cet abandon, le Comte de La Garaye, eut pitié de ces malheureux et fit venir de Londres

un chirurgien et un médecin. Cet acte de charité lui valut de recevoir de la Reine Anne d'Angleterre six magnifiques chiens de chasse auxquels elle avait mis des colliers d'argent aux armes des La Garaye. Mais le Comte ne chassait plus et il donna les chiens à son neveu Pontbriand.

Dans ces bagages, le Chirurgien anglais apporta les traités de l'époque et même les dernières nouveautés parmi lesquelles se trouvait le traité de la taille au haut appareil de Monsieur Cheselden. Il est en tous cas certain que l'hôpital de La Garaye vit appliquer cette méthode avant Morand qui ne publia la traduction de Cheselden qu'en 1747 donc plus de vingt cinq ans après qu'elle était connue du gentilhomme breton.

Comparée à la cruauté de la taille au grand appareil la méthode anglaise dut séduire M. de La Garaye.

Nous avons tout lieu de croire que ses résultats furent aussi bons que ceux de ses contemporains. Sa réputation en tous cas s'étendait très loin ainsi que nous en avons la preuve par les registres paroissiaux de Taden. Tout nous porte à croire que bien des enfants morts à la Garaye y étaient venus pour être taillés. Ce grand nombre de calculs vésicaux surprend, de nos jours ils sont très rares, surtout chez les enfants. Plusieurs chirurgiens m'ont assuré n'en avoir jamais vu. Or, au XVIII^e siècle c'était très fréquent et l'Académie, en 1766, fit un concours doté d'un prix de six cents livres pour rechercher les cau-

ses de la fréquence des calculs de la vessie chez les enfants. La question fut posée mais non résolue.

Nous avons eu la curiosité de rechercher à faire l'histoire de la taille hypogastrique et voici, brièvement résumé, ce que nous avons appris.

Pierre Franco, de Turrières en Provence, dans son traité des Hernies paru à Lyon en 1561, chapitre XXXIII, page 139 et suivantes, décrit le premier la taille hypogastrique. Ce détail resta inconnu pendant au moins vingt ans.

Rousset, qui semble bien avoir ignoré l'ouvrage de Franco, décrit la même opération en 1590, la pratique même sur le cadavre, mais attend vainement un condamné à mort, promis par Henri III pour l'essayer. Il améliora théoriquement la technique de Franco en ayant l'idée d'injecter du liquide dans la vessie dans le but de la rendre plus facile à découvrir après incision de la paroi abdominale.

Cette technique fut révélée dans un ouvrage qui traitait de l'opération césarienne, mais ne fut pas prise en considération : elle était contraire à l'aphorisme d'Hippocrate « toute plaie de la vessie est mortelle » et cela suffisait à l'écarter.

En Angleterre, vers 1715, Douglas, chirurgien Ecos-sais de la Société Royale de Londres et litotomiste de l'Hôpital de Westminster, Cheselden, de la même Société et chirurgien de l'hôpital St-Thomas, ainsi que MM. Mac Gill et Thornbill reprirent la technique de la taille hypogastrique et établirent les deux principes sur lesquels reposent cette opération : premièrement « on peut ouvrir la vessie sans entrer

dans le ventre » et secondement « les blessures de la vessie ne sont point nécessairement mortelles ».

La première taille hypogastrique officielle semble bien avoir été, en France, celle que fit Morand le 27 Mai 1727 sur le Sieur Duprat. Morand remplaçait alors Bougnot chirurgien major de l'Hôtel des Invalides. Le protocole de l'opération fit l'objet d'une communication à l'Académie, mais sans présentation de malade, celui-ci était mort le 9 juillet. On doit reconnaître à la décharge de Morand qu'il s'agissait d'un homme de soixante huit ans et « paralytique de la moitié du corps ».

Ce premier résultat malheureux ne lui fit pas perdre courage. Au mois de Décembre suivant, il opérait un enfant de quatre ans. Un mois après l'enfant rentrait guéri chez lui et le trois mars 1728 était présenté à l'Académie. Le jeune Louis Amon fut examiné par Dodard et Helvetius, premiers médecins, Winslow et Boyer ainsi que La Peyronie et Guérin, chirurgiens. Ces noms suffisent à montrer l'intérêt que la Faculté attachait à cette opération nouvelle.

En 1747, Morand publia son traité de la taille au « Haut appareil » mais ne réussit pas à convaincre ses contemporains car nous trouvons bien dans une réédition des œuvres de Dionis en 1782 la description de la technique mais suivie de la mention « Cette manière n'est plus en usage aujourd'hui ».

Au début du XIX^e, Dupuytren préconisait encore la taille périnéale.

A l'époque de M. de la Garaye, que ce fut à l'Hôtel-

Dieu ou à la Charité, on employait le grand ou le petit appareil. Ce dernier moyen consistait à sectionner l'urètre au niveau du bulbe, puis à introduire des « tenettes » dans la vessie et après y avoir « chargé » la pierre, à l'extraire par force à travers le sphincter et la prostate. Cela donnait lieu à des délabrements tels que le patient restait toujours incontinent, impuissant et fistuleux quand il survivait.

Le grand appareil consistait à ouvrir le col de la vessie par voie périnéale. On obtenait parfois une guérison et dans ce cas le malade conservait son intégrité anatomique, mais le danger était les hémorragies et naturellement l'infection.

*
**

La modestie du Comte de La Garaye n'empêcha pas ses travaux d'être connus. Il est assez curieux de voir parmi ceux qui préconisèrent le plus tôt les sels de M. de La Garaye, le trop célèbre La Mettrie. A propos du traitement des fièvres malignes il écrit qu'il a recours « A l'émétique et principalement au « kermès minéral, aux jus d'herbes propres à dé-
« gluer le sang et à résister à la putréfaction, aux
« antivermineux (chez ceux qui rendirent des vers
« ou des matières vermineuses ou qui grinçaient des
« dents) mais particulièrement au safran donné en
« poudre de six grains de quatre heures en quatre
« heures avec le sel de quinquina de M. de La Ga-
« raye ».

Ces lignes furent écrites par La Mettrie, à la Cour de Prusse. Ce médecin philosophe, — objet d'une thèse très curieuse en 1919 — avait été exilé de France d'abord, puis de Hollande. Voltaire, son commensal à la Cour de Frédéric, négociait son retour en France quand il mourut d'une indigestion de pâté de faisan truffé. Si certains ont fait de ce Malouin un moraliste, nous ne sommes pas précisément de leur avis ou plutôt disons que pour nous la Morale n'est pas fondée sur les mêmes principes.

Puisque nous avons rencontré La Mettrie sur notre chemin, profitons en pour lui rendre son véritable état civil. Il appartenait à la famille Offray qui n'avait rien de commun avec les La Chouë de la Mettrie, ces derniers gentilhommes très authentiques.

On pourrait croire que les médecins de XVIII^e siècle appartenaient en grande partie à la noblesse car si l'on s'en rapporte par exemple aux noms de ceux de l'hôpital de Saint-Malo en 1720, nous les trouvons tous les dix précédés de la particule. Nous les avons vérifiés, et nous n'en avons trouvé aucun appartenant à la noblesse. Tous avaient délaissé leur patronyme pour un nom de lieu. La dernière réforme datait de 1669 et l'on commençait à reprendre quelques libertés. De nos jours, on prend même des titres, ce qui tendrait à montrer que la noblesse a encore son petit prestige un siècle et demi après avoir perdu ses « privilèges ».

Nous avons vu que la réputation de l'hôpital de La Garaye avait largement dépassé la Bretagne, elle

arriva même jusqu'à Paris à la Faculté et jusqu'au Roi qui convoqua le gentilhomme breton en 1731.

De retour en Bretagne voici en quels termes la Comtesse de La Garaye fait part à ses nièces du voyage :

« Grâce à Dieu mes très chères nièces, nous sommes arrivés en bonne santé à La Garaye, bien charmés d'y être... Je ne saurais vous détailler tout notre voyage à Paris, ce serait trop long; je vous dirai seulement que nous devons beaucoup à la divine Providence. Que le Roy, seul avec Monsieur le Cardinal et Monsieur Chirac, son premier médecin, fit l'honneur à M. de La Garaye d'examiner sa découverte et les expériences qu'il avait à lui présenter; que sa Majesté en fut très satisfaite et honora nos nouveaux apothicaires ou plutôt chymistes de sa présence pendant deux bonnes heures, voyant et goutant même à quelques remèdes...

« Le roi a accordé cinquante mille livres pour les pauvres et nous honore des portraits de sa Majesté et de la Reine...

« J'ai eu l'honneur d'être présentée à la Reine ».

A la suite de ce voyage et devant l'intérêt que le Roi avait témoigné au gentilhomme breton, tous les courtisans voulurent essayer les remèdes et il fallut en établir un dépôt à Versailles et à Paris. Les noms des dépositaires figurent dans la « Chymie Hydraulique. »

Malgré ces encouragements, le Comte de La Ga-

raye garda le secret de ses préparations : c'est en 1745 que parut son livre où il donnait tous les détails de sa fabrication des sels essentiels.

Dès 1738 cependant, la Faculté de Médecine chargea une commission d'examiner ses travaux. Pipereau, Malouin, Lemery et Col de Villars furent désignés par leurs collègues.

Le Doyen, Bourdelin, écrivit à M. de La Garaye le 11 mai 1738 :

Monsieur,

Sur la lettre que vous avez pris la peine d'écrire à la Faculté en lui adressant vos sels essentiels et vos différentes préparations chymiques, la Faculté a nommé des commissaires pour les examiner et lui en faire leur rapport. Ces commissaires ont été : MM. Lemery, Col de Villars, Malouin et Pipereau. Après avoir examiné en plusieurs séances, entre eux, vos sels essentiels, ces MM., M. Lemery comme l'ancien, portant la parole au nom de tous, en ont fait à la Faculté un exposé fort détaillé et si favorable, que la Faculté a fait à ce sujet un décret par lequel il a été arrêté que j'aurais l'honneur de vous écrire, Monsieur, qu'elle vous approuvait et louait pour la façon ingénieuse dont vous préparez les sels essentiels; qu'elle vous remerciait de lui en avoir fait part et qu'elle vous priait, Monsieur, si par la suite votre zèle pour le soulagement du public et surtout des pauvres vous engageait à travailler de nouveau et à faire encore quelques découvertes de prendre la peine de les lui communiquer; étant dans le dessein, quand l'occasion se présentera, de s'en servir pour le bien public, qui, comme il a été l'unique objet de votre travail, Monsieur, est aussi le seul but qu'elle se proposera en faisant

usage de vos remèdes. J'ai l'honneur d'être avec toute la considération possible,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

BOURDELIN, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

Plus tard en 1752, Macquer, alors professeur de Chymie vint passer six mois à la Garaye. Le roi aurait voulu que le gentilhomme-apothicaire revint à Versailles, mais si l'on veut bien considérer qu'il avait alors soixante dix sept ans, on admettra volontiers qu'un tel voyage l'effrayait un peu. De plus il ne recherchait nullement la gloire et préférait aux honneurs de Versailles, la vie auprès de ses malades. Aussi demanda-t-il qu'on envoyât un savant contrôler ces travaux. Macquer fut désigné. « Il constata
« écrivit-il, avec une pleine confiance l'efficacité des
« nouveaux remèdes inventés par M. de La Garaye,
« d'après une très grande quantité de guérisons qu'on
« n'avait pas osé espérer et dont j'ai cependant été
« souvent le témoin ».

Parmi les remèdes qui attirèrent tout spécialement l'attention de Macquer se trouvait un médicament à base de cuivre pour guérir les ulcères. « On sait, dit-il, que les maux de jambes sont très difficiles à
« guérir dans les pays humides et maritimes, tels
« que la Basse-Normandie et la Bretagne. Cependant
« les habitants de ces provinces, qui étant atteints
« d'ulcères aux jambes, viennent en grand nombre

« à l'hôpital de la Garayè, s'en retournent bientôt
« parfaitement guéris par le moyen de la nouvelle
« préparation de cuivre. C'est une chose admirable
« de voir combien les ulcères malins et invétérés,
« souvent depuis cinq ou six années, changent en
« mieux dans l'espace de quelques jours quand on
« les panse avec le remède. Il paraît très propre à
« consommer sans irritation les chairs molles, les
« callosités et tout ce qui met obstacle à la guérison
« des plaies. Il mérite par là de tenir un des pre-
« miers rangs, parmi les meilleurs remèdes dessicca-
« tifs, détersifs et cicatrisants. M. de La Garaye lui
« a donné le nom d'eau métallique vulnérable, nom
« certainement bien mérité à tous égards ».

Parmi les contemporains de notre gentilhomme ayant eu à juger ses travaux, il nous a semblé bon de rapporter encore l'appréciation donnée par M. Col de Villars, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris et par le Sieur Vilbrun, Maître apothicaire en cette ville. Voici leur compte-rendu :

« Nous avons examiné avec le Sieur Vilbrun, Maître Apothicaire de cette Ville, les opérations de
« Chymie que vous nous avez envoyées. Nous trou-
« vons vos opérations très curieuses et nous croyons
« qu'elles seraient très utiles dans les maladies.

« Nous avons examiné avec beaucoup d'attention
« vos sels essentiels tirés des végétaux, nous y avons
« remarqué l'odeur et le goût de leurs mixtes : nous
« ajoutons même que les sels et les souphres y sont
« si bien exaltés, qu'il n'en faut que quelques grains

« pour communiquer toutes leurs vertus à une grande
« quantité; ils ont encore cela de particulier, qu'en
« communiquant à l'eau tout le goût et l'odeur des
« plantes dont ils sont extraits, ils ne la rendent point
« désagréable à boire.

« Nous avons même trouvé l'eau imprégnée du
« sel de Gayac, de celui de Quinquina, de celui de
« Sabine très gracieuse.

« Nous avons bien la manière de tirer sans feu
« les sels essentiels des végétaux par la filtration de
« leurs sucs ou leurs décoctions, leurs évaporations
« et leurs cristallisations dans un lieu frais; mais si
« toutes les opérations marquées dans votre mémoire
« sont faites par un dissolvant général, nous vous
« confessons que c'est une manipulation très cu-
« rieuse et nouvelle. »

Signé : COL DE VILARS ET VILBRUN.

Tous ces représentants de la Science félicitaient bien le Comte de la Garaye de sa nouvelle méthode mais sans la connaître : ainsi que nous l'avons déjà vu, il ne révélera son secret de fabrication que dans son ouvrage édité en 1745.

Les biographes de M. de la Garaye furent surtout des prêtres et ils insistèrent particulièrement sur l'homme éminemment charitable et dévoué que fut ce gentilhomme. Son rôle scientifique a été cependant reconnu par des hommes compétents.

Dans son histoire de la pharmacie très récemment éditée, Monsieur Bouvet veut bien signaler au sujet

des extraits, qu' « un perfectionnement sérieux est apporté dans leur préparation par le Comte de la Garaye qui expose sa technique dans sa « Chymie hydraulique ».

Une appréciation élogieuse des travaux de M. de La Garaye est celle de Chevreul dans le journal des Savants en 1858. La rapporter entièrement nous semble utile pour notre sujet.

Journal des Savants (novembre 1858).

En même temps que des membres de l'Académie publiaient les réflexions critiques que nous avons rappelées sur les analyses faites par le feu, et que Simon Boulduc insistait sur l'avantage de l'emploi des dissolvants pour extraire les vertus des plantes médicinales ou de quelques unes de leurs parties, un gentilhomme breton, né en 1675, compatissant à toutes les misères et voulant les soulager, fondait des écoles pour l'enfance, des hospices pour la vieillesse et les malades, dans l'intention de combattre les maladies, il avait étudié d'abord la médecine et ensuite la pharmacie et la chimie.

Rouelle l'ainé l'a compté parmi ses disciples. Mais son but n'était pas de satisfaire une vaine curiosité ou d'illustrer son nom par des découvertes brillantes; il voulait préparer des médicaments plus efficaces que ceux qui l'étaient par les procédés ordinaires et sous l'influence de cette volonté, de 1720 à 1721, il commença ses laborieuses recherches pour atteindre ce but.

Voici d'après quelles idées, il prépara les médicaments par la chimie qu'il qualifia d'hydraulique, « à cause que les opérations se font par le moyen de l'eau » et à son sens « on peut dire qu'elle est spagyrique parce qu'elle sait distinguer le faux d'avec le vrai et séparer le bon du mauvais ».

Les mixtes sont végétaux, animaux ou minéraux; ils renferment des remèdes spécifiques et assurés pour toutes les maladies curables; la nature seule peut produire ces remèdes. C'est à la chimie qu'il appartient de les séparer des matières qui en affaiblissent l'énergie; ces spécifiques sont sensibles et palpables. Le Comte de la Garaye ne s'occupe pas dit-il de la matière première ou esprit universel.

Selon lui, cinq substances ou principes constituaient les mixtes :

- Le mercure ou l'esprit;
- Le soufre ou l'huile;
- Le sel;
- Le phlegme ou l'eau;
- La tête morte ou damnée ou la terre;

Les trois premiers principes seulement étaient actifs; le phlegme et la tête morte ne l'étant pas il les considérait comme passifs. Le soufre ou l'huile et le sel constituaient principalement les matières médicamenteuses; c'était donc leur ensemble qu'il s'agissait de séparer du phlegme et de la tête morte ou de la terre, qui en neutralisaient partiellement l'activité.

Le comte de la Garaye avait parfaitement vu qu'on ne pouvait parvenir à séparer l'huile et le sel des matières inactives en recourant à la distillation sèche car l'huile devenait fétide et le sel lixiviel; de plus la tête morte pouvait devenir terre brulée par la calcination.

Il avait encore parfaitement jugé de la force altérante du feu, lorsqu'il faisait la remarque que les produits de la distillation du quinquina n'étaient pas plus fébrifuges que les produits de la distillation du séné n'étaient purgatifs ; et il étendait cette manière de raisonner à d'autres procédés de préparation des médicaments, tels que la fermentation, la décoction, etc. De là il tirait la conséquence de recourir à un dissolvant dont l'action fut aussi étendue que possible, quant au nombre des corps qu'il put dissoudre, sans cependant avoir une énergie suffisante pour altérer l'huile et le sel, principes essentiellement actifs de toutes les matières médicinales. Or l'eau était à ses yeux un dissolvant incapable d'altérer les corps qu'il dissout, et d'en neutraliser les propriétés actives. En outre son action s'étendant à une foule de corps, elle était universelle pour ainsi dire ; mais en usant de cette expression il protestait d'avance contre toute interprétation qui donnerait à penser qu'il assimilait l'eau à un dissolvant universel, à un alkaest des alchimistes.

Le Comte de la Garaye fondait son opinion de la non altération des sels qu'il préparait sur ce qu'ils avaient le goût, l'odeur et toute l'efficacité du végétal

dont ils étaient extraits ; c'est sous cette préoccupation qu'il imagina de recourir à l'eau froide ou tiède au plus, pour dissoudre la partie active des matières médicinales appartenant aux trois règnes de la nature, matières qui avaient été préalablement réduites au plus grand état de division mécanique possible.

L'idée d'accroître l'action de l'eau en lui imprimant un mouvement incessant à l'aide d'une sorte de mousoir tournant sur son axe pendant douze heures, était conforme au cartésianisme dans lequel on ne considérait que la matière et le mouvement sans l'intervention d'aucune force attractive correspondant à l'affinité. Il admettait donc que le mouvement en détachant et divisant les particules des corps en favorisait la dissolution, tandis qu'aujourd'hui nous reconnaissons que quelque soit la division d'un solide, ce solide ne pourra être dissous par un liquide s'il n'existe pas une affinité mutuelle entre les deux corps ; et c'était sans se rendre compte de la nécessité de satisfaire à la condition de l'affinité que le Comte de la Garaye avait été conduit à ajouter du chlorhydrate d'ammoniaque à l'eau dans laquelle il agitait un métal en poudre avec l'intention de le dissoudre.

L'eau dans laquelle il avait trituré une matière pendant douze heures ou six heures était simplement décantée, abandonnée à elle-même douze heures, puis décantée de nouveau ; ou bien on la passait dans un linge, on l'abandonnait à elle-même, puis on la passait encore dans une étoffe de laine. Après ces

opérations, on évaporait l'eau dans des assiettes de faïences exposées au soleil ou à la vapeur d'un bain d'eau bouillante ; par ce moyen, on obtenait des matières que le Comte de la Garaye appelait sels essentiels des végétaux, des animaux ou des minéraux, suivant la nature des matières soumises à l'action de l'eau. Beaucoup de matières ainsi préparées se présentaient en lamelles polies, brillantes que la Garaye considérait à tort comme cristallisées. Au reste Geoffroy le Jeune le lui reprocha, avec raison en 1738, dans un Mémoire où la plupart des critiques ne sont pas plus fondées que ne l'est une réclamation de priorité.

Il est évident aujourd'hui que Geoffroy soutenant que l'eau bouillante devait être préférée à l'eau froide dans le traitement chimique des matières organiques donnait la preuve qu'il était hors d'état d'apprécier les conséquences de la méthode de la Garaye.

Les règles que nous nous sommes prescrites pour écrire une histoire de la Chimie nous obligent à faire remarquer que le Comte de la Garaye a eu non seulement le mérite de critiquer l'analyse organique par le feu, comme d'autres l'avaient fait avant lui, mais le mérite bien plus grand encore d'appliquer l'eau aux matières organiques dans des conditions où leurs principes immédiats n'étaient altérés, ni pendant cette action, ni pendant l'évaporation du liquide, de sorte qu'il avait fait pressentir, dès lors, « la possibilité de faire quelque jour une analyse organi-

« que satisfaisante au moyen des dissolvants » ; et à ce sujet il y aurait omission de notre part si nous n'insistions pas sur ce que le mode d'évaporation par la chaleur de la vapeur d'eau, avait d'excellent ; pour éviter la « coction de certains principes ».

Si le Comte de la Garaye n'a pas eu connaissance du mérite scientifique de travaux entrepris dans l'unique intention de soulager les misères humaines, ce ne peut être un motif pour que l'historien de la science s'abstienne d'appeler l'attention de ses lecteurs sur un homme désintéressé, sans prétention d'aucune gloire, qui devança des savants dont le but était de connaître la nature chimique des corps. Se taire sur un tel mérite quand l'occasion se présente de parler d'un véritable philanthrope dans un journal où un hommage a été rendu à la mémoire du Marquis de Turbilly, serait une inconséquence, une faute et une injustice que nous ne commettrons pas.

Comment le Comte de la Garaye imagina-t-il la méthode qu'il publia sous le nom de « Chymie hydraulique pour extraire les sels essentiels des végétaux, animaux et minéraux avec l'eau pure ».

Il y fut conduit raconte-t-il par deux réflexions : la première lui fut suggérée par la propriété en vertu de laquelle l'eau dépouille le bois, qu'on y fait flotter, de ses sels, et la seconde par la cristallisation du sel commun dans les marais salants sous la simple influence du soleil.

En 1731, le Comte de la Garaye présenta au Roi Louis XV des échantillons de ses sels essentiels, mais

il tint ses procédés secrets, en 1738 il soumit ses préparations à la Faculté de Médecine de Paris qui chargea Lemery, Col de Villard, Malouin et Pipercau de les examiner. Lemery, rapporteur de la commission, comme le plus ancien, fit un exposé fort détaillé et favorable, dit Bourdelin, alors Doyen de la Faculté de Médecine de Paris dans une lettre adressée au Comte de la Garaye.

La Chimie hydraulique fut publiée en 1745 avec une approbation de la Faculté de Médecine de Paris. Enfin, neuf ans après, en 1755, Macquer fit un examen de la nouvelle méthode de M. de la Garaye pour dissoudre les métaux.

En 1775 parut une nouvelle édition de la Chimie hydraulique, revue corrigée et augmentée de notes par Parmentier ; à celle-ci nous préférons l'édition de 1745, les notes manquent de précision en général, et prouvent que le mérite original de la Chimie hydraulique au point de vue de la science, à entièrement échappé à Parmentier.

Après avoir lu l'article de Chevreul, nous avons recherché si vraiment La Garaye avait le premier doté la pharmacopée de préparations correspondant à nos extraits aqueux. L'autorité de M. Bouvet nous permettait de le croire. Les ouvrages de chimie parus à l'époque de la « Chymie Hydraulique » nous l'ont confirmé. Dans son ouvrage de 1755 Malouin ne tient aucun compte des travaux du gentilhomme breton et préconise pour la préparation des extraits de conserver la méthode des Grecs. Cela consistait simplement

à extraire le suc des plantes par expression puis à le laisser évaporer.

Lemery dans son dictionnaire des plantes paru en 1730 ne parle pas des sels de La Garaye et c'est normal ; même silence dans la réédition de 1776. Geoffroy qui les connaissait certainement n'en souffle mot dans son livre paru en 1753.

Pour ces deux derniers, on ne peut s'empêcher d'être surpris puisqu'ils eurent l'occasion d'être mêlés aux travaux de la Garaye, mais nous savons combien les Maîtres de Paris étaient jaloux de leurs prérogatives et nous imaginons assez volontiers le sourire ironique avec lequel ils accueillirent de telles nouveautés.

Peu de temps avant Chevreul, la Grande Encyclopédie ignore aussi les travaux de la Garaye et attribue à Granval de Reims, le procédé de l'évaporation au bain-marie qu'il aurait découvert en 1849. Cependant Macquer dans son dictionnaire de Chimie paru en 1778 considère que le mérite de la Garaye est surtout sa méthode d'évaporation rapide « en mettant « en couches minces et en plusieurs récipients ses « solutions de plantes ».

Il ne parle ni du brassage, ni de l'eau comme seul dissolvant. Cependant il dit des sels essentiels de la Garaye que, « ce sont les meilleurs et les plus par-
« faits, qu'on puisse avoir, mais qu'ils doivent être
« conservés dans des flacons bouchés à cause de leur
« déliquescence ».

Dans la « Chymie Hydraulique » nous trouvons la

technique très détaillée pour l'extraction des « sels essentiels » de tous les principaux végétaux utilisés à l'époque. Il serait trop long d'en discuter et nous nous bornerons au quinquina et nous comparerons à l'aide du Codex de 1908 les techniques employées à deux siècles de distance.

Avant d'exposer sa méthode La Garaye indique la manière de faire prendre le quinquina « suivant la méthode de M. Talbot, anglais ».

« Il mettait une once de bon quinquina en poudre
« subtile dans une pinte de bon vin rouge, le faisant
« infuser trois ou quatre jours, remuant de temps en
« temps la bouteille : il en donnait quatre fois par
« jour pendant dix jours.

« Il en donna dix jours à M. Cominges, il ne le put
« guérir.

« Il donnait le quinquina en poudre subtile en
« substance dans du vin. Louis XIV en prit, il fut
« guéri. Sa Majesté lui fit compter deux mille louis
« et lui fit une pension de deux mille livres : ce grand
« Prince récompensait généreusement ce qui était
« utile à ses Sujets.

« M. Talbot défendait de saigner et purger pen-
« dant l'usage du quinquina, et le donnait sans pré-
« parer le fébricitant.

« Quoique le quinquina fut connu il y avait long-
« temps en Europe. M. Talbot a été le premier à le
« mettre en usage en France.

« Sa méthode était sans doute la meilleure qu'il
« y eut alors ; mais la découverte des sels essentiels
« la rend très imparfaite.

« Plusieurs personnes ne peuvent souffrir le vin,
« qui ne convient point aux poitrines échauffées, ni
« dans les fièvres inflammatoires. La vertu du quin-
« quina a été noyée dans l'infusion : d'ailleurs le vin
« rouge n'extraît pas bien la teinture de quinquina.

« Ceux qui le prenaient en substance, prenaient
« toutes les parties grossières et terrestres du quin-
« quina, et comme dans une once de quinquina, il
« n'y a que quarante-cinq grains ou soixante de par-
« ties essentielles, on prenait sept gros de parties ter-
« restres. On voit l'avantage du sel essentiel ; la vertu
« est concentrée dans cinquante ou soixante grains,
« on le dissout dans du vin ou de l'eau, on le prend
« en bol, on a toujours le remède prêt, qui n'est
« suivi d'aucun inconvénient.

« L'expérience apprend qu'on peut arrêter la fièvre
« dès le commencement, à moins qu'il n'y ait une
« grande plénitude dans les vaisseaux et une grande
« répletion d'humeurs ; en ce cas il faut saigner et
« purger, encore peut on arrêter la fièvre avant et
« ensuite saigner, purger et reprendre du sel de
« quinquina, soit en bol, soit en dissolution. Quel-
« ques-uns prennent volontiers le sel de quinquina
« avec du sirop.

« Un habile médecin a observé que dans les per-
« sonnes sujettes aux coliques du Poitou, dites rhu-
« matismes d'entrailles lorsqu'elles se trouvaient
« attaquées de fièvres intermittentes et qu'on leur
« donnait le quinquina à la manière ordinaire la fiè-
« vre cessait effectivement mais malheureusement

« ces gens étaient aussitôt attaquées de cette affreuse
« colique qui, pour la cure demandait des purgatifs :
« ceux-ci rappellaient la fièvre intermittente et le
« quinquina redonné la fièvre cessait et la colique
« revenait ; ainsi ces deux maladies se succédaient,
« au lieu que le sel de quinquina donné pour la cure
« de ces fièvres, n'a jamais rappelé ces coliques et
« la cure des fièvres a été complète. Il ne suffit pas
« d'avoir de bons remèdes, il faut les bien adminis-
« trer pour procurer la santé, c'est ce qui m'oblige
« d'avertir d'un abus qui se commet dans l'usage du
« quinquina. Il y en a qui le mêlent avec des purga-
« tifs et autres ingrédients ; comme la Gentiane, la
« Centaurée, la Cascarille, les Cloportes, la Virgi-
« nienne, la Cannelle, la Coriande, les confections
« d'Hyacinthe, d'Alkermes et autres drogues qui
« grossissent le volume de la dose du quinquina, l'af-
« faiblissent et en retardent l'effet et souvent détrui-
« sent la vertu. Les malades ont une grande répu-
« gnance pour les remèdes nécessaires, pourquoi les
« obliger d'en prendre d'inutiles, qui ne servent qu'à
« les dégoûter et à faire valoir la boutique de l'Apo-
« thicaire. Car la plupart de ces ingrédients ne sont
« point fébrifuges. Le quinquina est sans contredit le
« meilleur et le seul spécifique des fièvres intermit-
« tentes : dès lors qu'on a pour unique but de guérir
« la fièvre, il faut le donner seul comme tous les au-
« tres spécifiques, tels que l'Ipécacuanha, l'Opium et
« le Mercure. Quelques-uns disent que la jonction de
« ces drogues avec le quinquina, l'empêche de nuire

« à l'estomac, et qu'on remédie à quelques maladies
« compliquées. Les bons praticiens savent qu'il ne
« faut point purger dans le temps qu'on prend le
« quinquina, car les purgations rappellent les accès.
« Lorsqu'on était obligé de faire prendre le quin-
« quina en substance, on croyait devoir y joindre
« quelques drogues pour lui donner plus d'activité
« et afin qu'il ne fit pas de mal à l'estomac : ces rai-
« sons pouvaient alors servir d'excuse, mais depuis
« qu'on a su dégager son sel essentiel, dans lequel
« consiste toute sa vertu fébrifuge, il faut absolument
« le donner seul. Sa partie sulphureuse fortifie l'es-
« tomac, sa partie saline lui donne de l'activité pour
« passer promptement dans le sang, ainsi il n'a be-
« soin d'aucun autre ingrédient pour calmer le sang
« et pour faire passer la fièvre. C'est en cet endroit
« qu'on doit faire l'application de cet aphorisme,
« *Medicina simplicior est tutior*, plus la médecine est
« simple, plus elle est assurée.

« Le sel essentiel du quinquina est peut être l'uni-
« que spécifique dans les coliques du Poitou, comme
« l'a remarqué M. de la Boujardière, médecin du
« Parlement de Bretagne ; c'est un grand remède,
« principalement pour la phtisie, qui procède du
« sang. J'ai vu guérir un homme qui après la pleu-
« résie était tombé dans le marasme ; on soupçonnait
« quelque ulcère au poumon ; mais dans cet amai-
« grissement universel il mangeait assez bien et avait
« un pouls élevé, qui ne cédaient point aux saignées
« bien réitérées. On lui donnait le sel de quinquina

« seul et le soir du diacode; au bout de cinq jours la
« fièvre prit son ton, on le mit au lait, il engraisa et
« guérit.

Préparation du Quinquina

« Il y a deux différentes manipulations pour
« extraire le sel de quinquina, la première, par la
« trituration, la seconde par infusion. La trituration
« est plus parfaite, parce qu'on le travaille sans au-
« cune altération. On en a fait voir les avantages.

Sel essentiel par la Trituration

« Prenez une demi-livre de bon quinquina bien
« amer, de couleur rouge, faites le piler et tamiser
« par un tamis de crin, mettez-le à la trituration
« avec trois pots et une pinte d'eau filtrée (le pot
« pèse quatre livres, il contient deux pintes, et la
« pinte deux livres) faites triturer pendant un jour ;
« filtrez ensuite par deux toiles mises sur le tamis
« de crin et une terrine dessous ; laissez reposer
« toute la nuit cette dissolution dans un vaisseau de
« terre et non de cuivre; le lendemain versez par
« inclination et filtrez en même temps par l'étoffe de
« laine entre deux toiles. Laissez au fond du vais-
« seau le dépôt de la dissolution comme inutile, vous
« aurez une liqueur claire (observez que le repos est
« la meilleure de toutes les filtrations). Par le repos,
« ce qu'il y a de terrestre et d'impur se sépare, c'est
« un des points essentiels de cette chimie, il ne faut
« pas s'imaginer que dans une nuit il se fasse de fer-

« mentation ; l'expérience apprend le contraire. La
« trituration qui a été faite à froid, qu'on met repo-
« ser dans un lieu frais ne fermente pas dans une
« nuit : le froid resserre les pores, empêche la fer-
« mentation et la corruption. Dans le Canada, les
« viandes demeurent gelées pendant trois mois, elles
« ne se corrompent pas. On filtre néanmoins la dis-
« solution reposée par les étoffes de laine, ce filtre
« retient les parties grossières, qui sont déterminées
« à se précipiter et celles qui pourraient échapper
« en versant par inclination.

« Il faut verser de l'eau sur le parc de la tritura-
« tion et faire triturer quatre à cinq heures, verser
« par inclination et filtrer par l'étoffe de laine. Les
« sels qui proviennent de cette seconde trituration
« ne sont pas si beaux que ceux de la première, on
« peut évaporer séparément cette seconde tritura-
« tion, ou la rejoindre à la première.

« Lorsque les dissolutions sont filtrées, on remplit
« les assiettes et lorsqu'elles sont évaporées à moitié,
« il faut décanter dans d'autres assiettes, afin de sé-
« parer une matière terreuse qui s'est attachée au
« fond de l'assiette; par ce moyen, la cristallisation
« sera plus pure et plus belle; il faut décanter deux
« ou trois fois.

« Il faut faire attention à ne pas charger les assiet-
« tes de façon que la matière soit trop épaisse, pour-
« vu qu'elle produise quinze ou vingt grains de sel,
« cela est suffisant; les sels sont plus faciles à lever :
« ils sont plus brillants et la matière n'est pas si
« longtemps à la chaleur.

« Lorsque le sel est sec, ce qu'on reconnoit en passant le doigt dessus, qu'il est ferme, dur, poli et luisant, qu'il ne s'attache pas au doigt, c'est marque qu'il est fait.

« Quelquefois la grande chaleur des assiettes tient la partie résineuse ou huileuse dans la mollesse, quoiqu'il n'y ait plus d'humidité. Pour le reconnoître, il faut ôter l'assiette de dessus le bain de vapeur, le laisser un peu refroidir, la partie résineuse durcit, preuve que le sel est fait, s'il ne durcit pas il faut le remettre au bain de vapeur, le sel étant bon à prendre il faut ôter l'assiette de dessus le bain de vapeur, en essuyer le dessous, qui laisseroit tomber quelques gouttes d'eau, qui humecteroient la main de celui qui détache les sels. On couvre l'assiette d'une demi-feuille de papier, on la tient avec l'assiette et par dessous la feuille on détache le sel : ce papier doit être fort sec; si on n'a pas eu le soin de le sécher, les sels en sautant s'y attacheront; c'est pourquoi il faut avoir un rond de cuivre, sous lequel on met un réchaud. Lorsque le rond est chaud on y tient des feuilles de papier chaudes qu'on change de tems en tems ; par ce moyen on ne perd pas de sel; à mesure qu'on le détache on le met dans des bouteilles bien bouchées ».

Observation sur cette manipulation

« Cette manipulation doit servir pour toutes les plantes sèches et vertes.

« Il faut un bain de vapeur modéré et entre autres
« sur la fin il ne faut point recharger les assiettes. Si
« la dissolution peut fournir quinze ou vingt grains
« par chaque assiette, lorsque la dissolution ne les
« fournit pas, on peut recharger les assiettes de quel-
« ques autres qu'on survuide. Les assiettes doivent
« contenir chopine. On remarque une pellicule qui
« se forme, elle fait des nuances de couleur de l'arc
« en ciel ».

*Préparation du Sel essentiel de Quinquina
par l'infusion*

« On extrait par infusion le sel de Quinquina et des
« autres plantes tant vertes que sèches : on perd
« beaucoup de parties volatiles des plantes aroma-
« tiques; ainsi l'infusion ne convient qu'aux plantes
« inodorées, comme on l'a expliqué au chapitre par-
« culier de l'Infusion.

« Il y a vingt-cinq ans que je commençai à travail-
« ler à cette nouvelle Chymie et ce fut par l'infusion:
« quoiqu'on puisse tirer par ce moyen un bon sel es-
« sentiel, je n'en fus pas satisfait, étant persuadé que
« tout ce qui est violenté par le feu en reçoit quelque
« changement et que je ne pourrois avoir les sels des
« végétaux et leurs parties sulphureuses dans leur
« état naturel ».

Manipulation

« Mettez une bonne demi-livre de bon Quinquina
« en poudre dans un grand pot, versez dessus trois

« pots d'eau chaude, laissez infuser toute la nuit dans
« un lieu chaud, le lendemain versez par inclination
« et filtrez en même temps par l'étoffe de laine, tout
« passe vite : remettez le marc dans le pot, versez
« dessus deux pots d'eau chaude, laissez infuser deux
« heures, versez par inclination et filtrez comme des-
« sus. Vous pouvez rejoindre les extractions en-
« semble, on les évapore séparément. La première ex-
« traction est toujours plus belle. Si vous les voulez
« rejoindre, lorsque les assiettes qui tiennent chopine
« sont à moitié évaporées, on les recharge de la pre-
« mière extraction : lorsqu'elles sont encore évapo-
« rées à moitié; on décante dans une autre assiette
« afin de séparer le dépôt qui s'est fait au fond de
« l'assiette, ce dépôt n'est qu'une crasse légère qui
« obscurcit la cristallisation. Le sel étant fait, on le
« lève comme il a été dit précédemment, avec les
« mêmes précautions. Une demi-livre de Quinquina
« doit fournir environ six gros de sel essentiel bien
« conditionné. La dose est demi-gros, un gros, plus
« on en prend, plutôt on est guéri ».

OBSERVATION

« L'eau qu'on a fait chauffer pour extraire le sel
« essentiel doit avoir été reposée et filtrée.

« Lorsqu'on filtre, c'est par la grosse étoffe de laine
« entre deux toiles, comme il est dit à l'article de la
« filtration. Il ne faut point étendre les filtres, mais les
« laisser s'égouter.

« Il ne faut pas s'attacher à extraire plus de cin-
« quante-cinq grains ou soixante de sel de Quinquina
« par once; ce qu'on pourroit extraire n'est pas bien
« dissoluble. Toutes les fois qu'il se forme des dé-
« pôts, il faut décanter ; ordinairement on décante
« trois fois pour avoir un beau sel.

« Il est d'un grand avantage de disposer les parties
« du Quinquina, de façon qu'un malade les prenne
« sans répugnance et qu'elles passent promptement
« en nature de fluide dans le sang; ce qui ne peut se
« faire lorsqu'on est obligé de les mâcher, ou qu'elles
« sont trop longtemps à se dissoudre dans l'estomac :
« c'est dans ce temps qu'elles peuvent causer de la
« répugnance.

« Toutes les parties essentielles du Quinquina sont
« également fébrifuges; la résine ne se dissout pas si
« bien que la partie saline, c'est pourquoi il faut
« choisir celle-ci et la séparer de l'autre par les dé-
« cantations, en survuidant deux ou trois fois les
« assiettes. Lors de l'évaporation, on sépare la résine
« du sel qui forme les beaux cristaux qui se fondent
« promptement : les sédimens ou dépôts, qui sont les
« parties résineuses forment la teinture du Quinqui-
« na, ainsi on ne perd rien.

« On observera qu'après les deux extractions sus-
« dites, le marc est insipide, ainsi si on en fait davan-
« tage elles sont inutiles.

« La surface de cristallisation du sel de Quinquina,
« se fait ordinairement en lignes courbes, quelquefois

« polies; la couleur du sel de Quinquina est plus fon-
« cée par l'infusion que par la trituration ».

Teinture ou Essence de Sel de Quinquina

« Il faut avoir de l'esprit de vin bien déphlegmé,
« en verser à différentes fois sur deux onces de tein-
« ture de Quinquina fait par trituration ou infusion.
« Lorsque l'esprit de vin est bien rouge, on verse
« cette teinture par inclination dans une autre bou-
« teille; l'on remet de l'esprit de vin sur la même
« matière pour en extraire la teinture; on continue
« ainsi d'en mettre de nouveau jusqu'à ce qu'il ne se
« colore plus. Il faut remuer et agiter de tems en
« tems la bouteille et remuer avec une baguette de
« fer la matière qui se durcit au fond de la bou-
« teille.

« Lorsqu'on aura une suffisante quantité de cette
« belle teinture, il faut la mettre à la distillation à
« feu de cendre dans une cucurbite de verre garnie
« de son chapiteau et d'un récipient, conduire tout
« doucement la distillation, de sorte que la matière
« ne fasse que frémir; continuer la distillation jus-
« qu'à ce que la teinture devienne épaisse comme un
« demi-sirop, délittez le vaisseau, versez cette quin-
« tessence dans une bouteille qu'on bouchera exacte-
« ment. La dose de cette teinture fébrifuge est plein
« une petite cuillère à café.

« On y joint, si on veut, autant de sirop de capil-
« laire ou quelque autre, au goût du malade, de fa-

« çon qu'on le prenne avec agrément. Il faut toujours
« prendre l'intervalle de la fièvre pour donner cette
« teinture ».

OBSERVATION

« Il faut avoir une grande attention à modérer le
« feu, à cause de la subtilité de l'esprit de vin et que
« la résine du Quinquina dont il est empreint, le rend
« facile à se gonfler. Il est bon qu'il y ait un tiers de
« la curcubite de vuide, on courroit risque de perdre
« son opération.

« Le sel, qui est le reste de la teinture, a perdu
« beaucoup de la couleur rouge : il ne dissout pas à
« l'esprit de vin, il faut le dissoudre dans de l'eau,
« le remettre en sel au bain de vapeur, il a beaucoup
« perdu de son amertume.

« Toutes les parties essentielles du Quinquina sé-
« parées les unes des autres par la nouvelle Chymie,
« sont fébrifuges.

« La quintessence est un fort bon fébrifuge éprou-
« vé, qui est très propre à certains tempéraments, sui-
« vant le témoignage des personnes à qui j'en ai
« donné.

« Le sel privé de son huile est fébrifuge, il n'en est
« pas de même de tous les végétaux. On énerve les
« purgatifs, au moins certains, si on sépare la partie
« huileuse d'avec la saline. »

Voyons maintenant ce que dit notre dernier Codex.
Extrait aqueux de Quinquina :

Quinquina rouge en poudre fine...	1.000 grammes
Eau distillée	15.000 grammes

« Faites macérer pendant quarante-huit heures la
« poudre de quinquina dans les deux tiers de la
« quantité d'eau prescrite, en remuant de temps en
« temps. Passez le liquide à travers une toile et ex-
« primez fortement. Versez sur le marc et faites une
« deuxième macération en opérant comme pour la
« première.

« Réunissez les liquides provenant de ces deux opé-
« rations, laissez déposer, décantez et évaporez au
« bain-marie jusqu'à réduction à 2.000 grammes.
« Laissez refroidir, filtrez et évaporez finalement au
« bain-marie en consistance d'extrait mou. »

Il est assez curieux de constater que si La Garaye concentrait jusqu'à l'extrait ferme le codex s'en tient à l'extrait mou. Mais tous les galénistes recommandent de concentrer jusqu'à l'extrait ferme. M. Astruc, dans son traité de Pharmacie Galénique, paru en 1935, écrit : « à la consistance molle pour
« l'extrait de quinquina rouge il serait préférable de
« substituer la consistance ferme, afin d'éviter que le
« produit ne moisisse, l'extrait ferme étant de bien
« meilleure conservation. »

Sans doute la chimie moderne a montré que l'eau n'était pas un solvant idéal et a remplacé ce solvant initial par l'alcool et l'éther. Il n'en reste pas moins que la généralisation de la technique de La Garaye fut le point de départ de la fabrication de tous les extraits aqueux.

Ce n'est pas seulement sur les végétaux que s'exercèrent les talents de notre gentilhomme. Son esprit chercheur le conduisit à s'occuper des métaux. Si nous devons, à des travaux récents, l'emploi des sels d'or dans la thérapeutique, ce précieux métal était employé avant La Garaye. Il le reconnaît lui-même, mais on l'utilisait après l'avoir dissous dans l'eau régale, ce qui donnait des sels toxiques.

Les travaux de La Garaye sur l'or sont particulièrement intéressants.

Ils sont une amélioration considérable pour l'époque dans la préparation des métaux purs. Ainsi en est-il de ses travaux sur la purification de l'or par l'antimoine.

Voici extrait de son ouvrage ce qu'il écrit au sujet des métaux et de l'or en particulier :

« Il ne faut pas douter que la violence du feu n'altère les métaux et n'enlève une partie de leurs sels, ils y résistent à la vérité plus que les autres mixtes : cependant le feu en consume et en détruit quelques-uns. Le fer brûlé devient rouge, le cuivre pareillement ; ils sont irréductibles. Ainsi leur substance est détruite ; la fusion rassemble le métal, son sel devient plus compact et plus difficile à dis-

« soudre, ainsi il faut prendre les métaux dans la
« mine pour en extraire le sel.

« On peut les purifier et les séparer sans feu par
« des lotions, et par le moyen de quelques matières
« qui ne les altère pas : l'or peut être purifié de quel-
« ques parties de cuivre, s'il y en a, par le moyen du
« marc de raisin ou du sel ammoniac; l'un et l'autre
« met le cuivre en rouille sans altérer l'or : l'argent
« se purifie par le tartre; la mine de plomb et de fer
« se purifie par des lotions réitérées avec l'eau qui
« sépare les parties terrestres.

« Ceux qui voudront extraire le sel des métaux en
« auront beaucoup plus par ce moyen que de ceux qui
« ont souffert la fusion, par laquelle une partie des
« sels se volatilise, à leur défaut on prend les métaux
« qui ont été fondus quand on n'a pas leur mine.

« Les métaux sont renfermés dans le règne miné-
« ral et en font la partie la plus liée, la plus com-
« pacte, la plus digérée, ce sont des corps durs, duc-
« tibles, malléables. On divise les métaux en trois
« classes : la première contient les métaux les plus
« nobles, qui sont l'or et l'argent, ou le Soleil et la
« Lune.

« La seconde classe contient les deux métaux moins
« nobles qui sont les plus durs : savoir le cuivre et
« le fer ou Vénus et Mars.

« La troisième classe contient les deux autres mé-
« taux plus doux et plus tendres qui sont le plomb
« et l'étain, ou Saturne et Jupiter. Tous les métaux
« ont un souphre et un sel; le souphre donne la cou-
« leur au métal.

« Le sel aide à la fusion autant que le souphre et a
« sa dureté : ceux qui veulent travailler l'or doivent
« choisir le plus pur, qui ne soit allié d'aucun autre
« métal, ni altéré par aucun corrosif, comme par
« l'eau régale; l'or vierge est le meilleur.

« La purification la plus ordinaire de l'or, est celle
« de le passer dans l'antimoine; il faut réitérer jus-
« qu'à trois fois l'opération; on peut être sûr ensuite
« d'avoir un or très pur. »

Purification de l'Or par l'Antimoine

« Prenez autant qu'il vous plaira d'or et y ajoutez
« quatre, cinq ou six parties d'antimoine cru ; de
« plus mettez-les ensemble dans un bon creuset, les
« faisant fondre dans le fourneau à vent, et lorsque
« cela sera en fusion, jetez y environ une once de
« salpêtre qui soit pur et sec mêlé avec deux ou trois
« dragmes de limaille de fer, et lorsque tout sera
« fondu et qu'il sera comme on dit œil de perdrix, il
« faut jetter la matière dans le cornet au régule qui
« soit chaud et qui ait été graissé avec un morceau
« de cire jusqu'au fond, puis frapper avec un mar-
« teau sur le bord du cornet jusqu'à ce qu'il se soit
« fait une croûte au-dessus de la matière parce que
« cela aide beaucoup à faire descendre le régule au
« bas et à le séparer des scories : séparez le régule
« des scories lorsqu'il sera refroidi. Il faut broyer
« ensuite les scories et les mêler encore une fois avec
« deux parties d'antimoine cru en poudre et les faire

« fondre comme auparavant, puis jetter encore sur
« la fin de la fonte un peu de salpêtre et de limaille
« de fer, afin de séparer le reste du régule de ses sco-
« rries qui pourroient avoir retenu quelques parties
« d'or en soi; on pourra même réitérer cela jusqu'à
« trois fois, afin qu'il n'y reste aucune portion de
« régule et qu'on soit assuré qu'il n'y sera point resté
« d'or, alors mettez votre régule d'or en poudre gros-
« sière dans un bon creuset que vous placerez au
« four à vent et on lui donne le feu dessus, à côté et
« au dessous, afin de faire fumer l'antimoine et on
« peut aussi se servir de soufflets afin d'avoir plutôt
« fait et d'exciter la violence du feu et de faire exha-
« ler tout l'antimoine. On aura par ce moyen un or
« pur et net qu'il faut jetter en lingot : il faut faire
« cette opération jusqu'à trois fois pour avoir un or
« très pur.

« L'or qui m'a paru le plus pur sans être purifié,
« sont les pièces du Portugal qu'on nomme croisades;
« qui valent quarante livres de notre monnoie de
« France d'aujourd'hui; il faut choisir de celles qui
« sont les plus hautes en couleur, mais l'or vierge est
« le meilleur. »

De la dissolution de l'or et de son sel essentiel

« L'or est le plus noble et le plus fixe de tous les
« métaux, il est d'une union presque indivisible, il est
« composé d'un sel, d'un souphre parvenu au plus
« haut point de digestion; comme il est le roi des mé-

« taux, il mérite la préférence dans l'ordre de la
« manipulation.

« Il est à propos d'avertir que les filtrations des
« métaux sont différentes de celles des végétaux et
« des animaux.

« Les minéraux se filtrent par le papier gris; plus
« on travaille le même, plus il s'ouvre et donne da-
« vantage.

« Une demi-livre de métal donne des teintures pres-
« que à l'infini.

« Lorsqu'on dit qu'il faut triturer, c'est-à-dire
« mettre à la machine.

« Prenez un demi-marc d'or du plus pur, plus ou
« moins, faites-le limer en limaille très fine, avec
« une lime neuve, recevez cette limaille sur du papier
« blanc étendu sur une serviette; afin de ne rien
« perdre, mettez ensuite cette limaille dans un mor-
« tier de fer ou de bronze bien net, pilez et broyez
« bien cette limaille, afin de la rendre plus suscep-
« tible de dissolution; mettez cette poudre d'or dans
« un pot de terre; de ceux qu'on a dit propres à cet
« ouvrage; versez dessus trois pots d'eau bien pure.
« filtrez et distillez; couvrez le pot avec un couvercle
« d'étain ou d'argent qui ait un trou pour passer le
« mousoir; ayez soin que le mousoir soit d'un bois
« bien détrempé de sa sève et qu'il soit préparé,
« comme on l'a dit à la page 65, afin qu'il ne se trouve
« rien d'étranger mêlé dans votre dissolution. Je me
« suis servi d'un mousoir d'argent avec sa rondache
« d'argent : j'ai eu une teinture d'or. Triturez cette

« eau jusqu'à ce qu'elle devienne jaune; versez par
« inclination cette eau dans un vaisseau bien net ;
« filtrez par le papier gris en double, mettez la dis-
« solution évaporée sur plusieurs assiettes de faïence
« blanche. Lorsque la dissolution sera diminuée de
« moitié, on diminuera le nombre des assiettes, de
« sorte que, si vous avez employé dans le commen-
« cement douze assiettes, vous n'en aurez plus que
« six en évaporation; les six vous les réduirez encore
« à trois et les trois à une, afin de rassembler tout
« le sel sur une seule assiette. »

Opération dans le sel ammoniac

« Cette opération m'a été conseillée par M. Chirac.
« J'ai mis en trituration de la limaille d'or et du sel
« ammoniac : l'eau est devenue jaune un peu plus
« vite que sans ce sel. Cette teinture étant évaporée
« sur les assiettes, je mis ce sel dans une bouteille et
« de l'esprit de vin dessus, qui est devenue d'un beau
« rouge. La teinture précédente et celle-ci m'ont paru
« avoir le même effet, j'en ai donné quelques gouttes
« à des malades dans du sirop d'œillet : elle leur a
« beaucoup fait de bien, leur fortifiant l'estomac. On
« peut pousser cette opération plus loin, ce qu'on
« laisse à l'artiste.

Teinture d'Or

« Lorsque vous aurez fait le sel aurifique, versez
« dessus de bon esprit de vin, il se chargera de la

« couleur jaune de l'or; si vous voulez la rehausser
« davantage en couleur, vous remettrez votre tein-
« ture sur de nouveaux sels d'or, et continuerez jus-
« qu'à ce que l'esprit de vin soit bien soulé, plus on
« travaille la poudre d'or, plus elle donne aisément
« sa couleur. »



Nous voyons par là qu'il fut un des premiers à s'apercevoir des différences de vitesse de réaction entre les divers métaux.

Il nous reste maintenant à dire un mot d'un ouvrage paru en 1759 et attribué à Col de Vilars. Nous possédons ce petit in-12 et nous croyons que loin d'être l'œuvre du doyen, il doit être attribué à M. de La Garaye.

Tout d'abord il n'est sûrement pas de Col de Vilars, car à la page 199 de cette édition figure l'approbation de la première parue en 1730 et signée de Col de Vilars lui-même. Or, il est bien certain que jamais on ne signait soi-même l'approbation de ses œuvres. D'autre part, l'auteur des « Epoux Charitables », première biographie du comte de La Garaye parue en 1782 lui attribue cet opuscule. Enfin dans le privilège de la réédition de la Chimie Hydraulique nous trouvons le « Recueil des pronostics » autorisé sur le même folio et immédiatement après.

Si ces présomptions ne suffisaient pas, le style plaiderait encore pour faire reconnaître le gentilhomme breton pour l'auteur de ce travail, travail d'ailleurs peu scientifique.

Ainsi que son titre l'indique, il était « destiné à MM. les Curés et autres personnes ayant charge d'âmes dans l'administration des sacrements ». Le but poursuivi par l'auteur était d'indiquer à quels signes on reconnaîtrait qu'un malade était en danger de mort. Sa charité ne le poussait pas seulement à soulager les souffrances du corps, mais encore à veiller au salut des âmes.

Ce petit traité est divisé en trois parties : la première est un dictionnaire de termes médicaux où nous y trouvons les définitions comme celle-ci :

« *Hernie ou descente.* — Tumeur externe faite par
« la sortie de quelques viscères du bas ventre et cau-
« sée par la rupture ou le relâchement du péritoine.

« On distingue les hernies en vraies et en fausses.

« Les vraies sont celles dont on vient de donner la
« définition. Les fausses sont celles qui sont produites
« par des humeurs, des vents, des chairs superflues,
« des varices et qui nous sont connues sous les noms
« d'hydrocèle, de pneumatocèle, de varicocèle.

« Les vraies hernies prennent différents noms sui-
« vant l'endroit où elles naissent, les parties qu'elles
« renferment et le lieu qu'elles occupent : celle de
« l'aîne s'appelle bubonocèle; celle de la partie supé-
« rieure ou antérieure de la cuisse qui passe sous
« l'arcade des vaisseaux cruciaux se nomme cru-
« ciale; celle de l'ombilic, ombilicale et l'on a donné
« le nom de ventrale à celle qui se forme aux autres
« régions du bas ventre.

« Par rapport aux viscères contenues dans les hernies, celle qui renferme l'epiploon, se nomme epiplocele, celle qui contient l'intestin, enterocele et quand l'un et l'autre y sont renfermés on l'appelle entero-epiplocele. Si ces hernies viennent de l'ombilic elle se nomme epiplomphale, ou enteromphale, ou entero-epiplomphale.

« La hernie qui se borne au pli de l'aîne se nomme incomplète, celle qui descend jusque dans le scrotum aux hommes ou jusqu'aux lèvres des parties naturelles dans les femmes s'appelle hernie complète. »

Dans la seconde partie, il traite spécialement les questions pronostics. Nous le trouvons ici en contradiction avec l'optimisme qu'il affiche dans la « Chymie Hydraulique ». Ainsi il écrit pour son opération de la taille les indications suivantes :

« *Taille* : la taille est dangereuse et celui à qui on fait cette opération doit se mettre en état de grâces.

« Si celui qui a été taillé a une grande fièvre, le ventre tendu, si le délire survient, signe mortel.

« Si le taillé a des convulsions, signe mortel.

« Si les extrémités se refroidissent au taillé, signe mortel.

« Si le ventre est tendu avec suppression d'urine par la plaie et par les voies ordinaires, signe mortel.

« Si le taillé vomit des matières noires comme de l'encre ou d'un vert noir, signe mortel. »

Enfin, la dernière partie est réservée aux détails du sacrement des mourants. Pour cela nous suivrons Winslow qui écrit dans son approbation à la date du 23 février 1730 : « Je laisse à part avec ce qui est de la théologie, l'association singulière qu'on y a faite de certaines matières de médecine avec cette même théologie. »

CONCLUSIONS

I. — Le Comte de La Garaye, né gentilhomme, élevé dans le milieu très aristocratique du collège d'Harcourt, après avoir exercé le métier des armes, revint vivre sur ses terres et y mener l'existence fastueuse d'un seigneur bien renté.

II. — Un événement fortuit, la mort de son beau-frère, le fait réfléchir sur la vanité des richesses et il se décide à se consacrer au service des pauvres.

III. — Il avait reçu une bonne instruction générale et à l'âge de trente ans il se mit à étudier presque seul la médecine, la chirurgie et la chimie.

IV. — Ignorant les théories de ses contemporains, livré à lui-même, il nous apparaît, avec le recul du temps comme beaucoup plus sensé que certains Maîtres de son époque. Ses théories sur le cancer sont encore parfaitement acceptables, l'avenir a confirmé sa préférence pour la cystostomie dans les cas de calculs vésicaux.

V. — La généralisation de la méthode de La Garaye est le point de départ de la fabrication de tous les extraits aqueux.

VI. — Son idée de la purification de l'or par l'antimoine est le point de départ des travaux qui aboutiront à l'établissement de la loi de Bertholet.

Il nous a semblé que l'on pouvait tirer, de l'étude de la vie du Comte de La Garaye, une conclusion plus générale, et nous profitons de l'occasion qui nous est donnée pour exposer une idée que nous avons eue en rédigeant cette thèse.

Si l'on s'en tient à la légalité, La Garaye, non diplômé, n'avait pas le droit d'exercer la médecine. Il ne fut cependant pas inquiété et reçut même l'approbation des Régents de la Faculté, très rare honneur à l'époque. S'il vivait de nos jours il y a tout lieu de penser qu'il en serait de même, et pourtant en droit il serait condamnable.

Il nous semble qu'il y aurait un moyen d'empêcher cet illogisme, mais ce moyen nous ne l'aurons que lorsque le pouvoir législatif nous aura accordé l'Ordre des Médecins. Il nous permettrait de faire entre nous, notre police. Nous craignons qu'il n'ait pas souvent à connaître de nouveaux La Garaye. Par contre il serait bien utile pour conserver à notre profession l'honnêteté, la bonté, la charité même qui en font le renom et qui s'effritent chaque jour davantage au profit d'une commercialisation autorisée par les lois et favorisée par les mœurs.

Nous n'avons pas voulu suivre les biographes de M. de La Garaye et en faire un saint. Sans vouloir diminuer ses mérites, nous avons préféré insister sur

sa valeur scientifique assez ignorée jusqu'à nous. Les connaissances médicales, à son époque, étaient assez restreintes, et cela lui permit de les posséder entièrement. Il fut sous ce rapport un homme complet, alors que de nos jours nous ne pouvons plus embrasser toute la science et devons nous contenter de nous compléter les uns les autres.

Vu : le Doyen de la Faculté,
G. ROUSSY

Vu : le Président de thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

- M. L. C. D. L. G. — Chymie hydraulique. Paris, 1745.
- M . — Recueil de pronostics dangereux. Paris, 1730.
- CHEVREUL. — in *Journal des Savants*, novembre 1858.
- Biographie Médicale*, Tome IV.
- Moniteur Universel*, 1859.
- Mémoire de l'Académie des Sciences*, 1738.
- Biographie Universelle*, Tome XXII.
- Lycée Armoricain*, 1823.
- Abbé CARON. — Les Epoux Charitables. Rennes, 1782.
- SAULNIER. — Le Parlement de Bretagne.
- BANÉAT. — Le vieux Rennes.
- CHIRAC. — Observations de chirurgie, Paris, 1742.
- MORAND. — Traité de la Taille, Paris, 1747.
- GROZIEUX DE LAGUERENNE. — Guy Crescent Fayon, *Thèse*
Paris, 1930.
- x... — Recueil des plus beaux secrets de Médecine, Amsterdam, 1709.

GUY PATIN. — Lettres choisies, La Haye, 1715.

HECQUET. — Doyen de la Faculté de Paris. Médecine-
Chirurgie et Pharmacie, Paris 1742.

LE CLERC. — Médecin du Roy. La Médecine aisée. Paris,
1719.

Mme FOUQUET. — Les Remèdes charitables, Lyon, 1688.

HÉRISSANT. — Dictionnaire de médecine, Paris, 1772.

x... — Médecine et Chirurgie du pauvre, Paris, 1749.

x... — Dictionnaire Botanique et Pharmaceutique, Paris,
1768.

x... — Docteur de la Faculté de Montpellier. Formules
médicales de l'Hôtel-Dieu de Paris, Paris, 1753.

x... — Sur ordre de Mme Fouquet. Remèdes faciles et
domestiques, Paris, 1712.

TISSOT. — Professeur de Médecine à Lausanne. Ouvra-
ges de médecine, Paris, 1749.

x... — Manuel des Dames de Charité, Paris, 1755.

x... — Le médecin des Dames, Paris, 1772.

TAUVRY. — Docteur en médecine de la Faculté de Paris.
Pratique des maladies aiguës, Paris, 1720.

x... — Médecin des Armées du Roy. Dictionnaire por-
tatif de Santé. Paris, 1777.

HELVETIUS. — Traité des maladies fréquentes. La Haye,
1731.

x... — L'Albert Moderne. Londres, 1789.

J. MAITRE. — La Mettrie, Médecin Philosophe. *Thèse*
Paris, 1919.

MACQUER. — Dictionnaire de Médecine, Paris, 1778.

LEMERY. — Dictionnaire des Plantes. Editions 1730 et 1776, Paris.

COL DE VILLARS. — Dictionnaire Français. Latin des termes de médecine. Paris, 1753.

La grande Encyclopédie du XIX^e siècle.

Annales de la Société historique de St-Malo, Années 1900-1904 et 1925-26.

VEZEAUX DE LAVERGNE. — La Mettrie, son caractère médical. *Thèse*, Lyon, 1907.

ADRIAN. — Etude historique sur les extraits pharmaceutiques, Paris, 1885.

LEMERY. — Abrégé des meilleures et plus faciles compositions de la pharmacie, Paris, 1699.

VENEL. — Précis de Matière Médicale, Paris, 1787.

DIONIS. — Cours d'opérations de chirurgie, Paris, 1782.

LA MOTTE. — Traité de chirurgie, Paris, 1721.

DUPUYTREN. — Traité de Chirurgie, Paris, 1823.

Archives de famille.

Archives d'Ille-et-Vilaine, C. 1324 - 1330 - 1334.

